

*Ego a prima ætate in lectione veterum id potissimum habui, ut mei mores emendarentur, non ut apices et puncta librorum. Si interim frequenter legendo eo profecimus, ut genium capere scriptoris, ipsumque sua mente et stilo donare possem, in lucro deputavi. Barbari sunt, qui non puram aquam atque ingenuam, quam turbidam sordibusque permixtam bibere malunt.*

J.-Fred. Gronovius in Epist. ad N. Heinsium.

# ESSAI

SUR

# LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

JEAN-GASPARD ORELLI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE ZURICH

PAR

J. ADERT

Ancien Professeur à l'Académie de Genève.



GENÈVE

IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ ET C<sup>ie</sup>

RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78

1849

Bibliothèque Maison de l'Orient



167599

---

Réimpression à cinquante exemplaires de trois articles publiés dans la  
*Bibliothèque Universelle de Genève*, juin, juillet et août 1849.

---

## J.-G. ORELLI <sup>1</sup>

---

### I

On a remarqué que le commencement de l'année 1849 a été fatal à trois grands philologues. Le 14 décembre 1848 mourait à Paris le célèbre archéologue Letronne; le 1<sup>r</sup> janvier 1849, le chef de l'école grammairienne d'Allemagne, God. Hermann, terminait sa longue et laborieuse carrière à Leipsick; enfin le 6 février, J.-G. Orelli, dont nous allons essayer de retracer les travaux, succombait à Zurich aux atteintes d'une douloureuse maladie. Le

<sup>1</sup> Nous avons eu pour nous guider dans ce travail deux articles de l'*Eidgenössische Zeitung* de Zurich (9 et 10 janv. 1849), deux articles de Mr. Louis de Sinner, l'un bibliographique inséré dans la *Revue de Philologie*, tome I, p. 282; l'autre biographique, dans le *Schweizerische Beobachter* de Berna, un *Necrolog auf J.-C. von Orelli*, publié par la *Neue Zürcher-Zeitung*, n<sup>o</sup> 21, et une petite brochure intitulée: *Worte am Grabe des sel. Prof. Dr J.-C. v. Orelli*, Zurich, Meyer et Zeller, in-8<sup>o</sup>.—Quelques bienveillantes communications que nous devons à l'un de nos amis de Zurich, nous ont permis de compléter et de rectifier çà et là plusieurs détails; mais ce sont les ouvrages d'Orelli lui-même, dont nous donnerons à la fin de cette notice une liste aussi exacte que possible, qui ont été nos guides les plus sûrs.

nom de ces trois hommes est grand dans la science : nul doute que la France et l'Allemagne ne paient aux génies qui les ont illustrées l'hommage que mérite leur renommée : pour nous, et en attendant le jour qui, nous l'espérons, arrivera bientôt, où le plus célèbre des disciples d'Orelli retracera la carrière de son maître, nous ne voulons pas laisser refermer la tombe sur ces cendres refroidies sans dire ce que Zurich, et avec Zurich la Suisse entière doivent à notre illustre et modeste concitoyen.

Jean-Gaspard d'Orelli <sup>1</sup> est né à Zurich le 13 février 1787 de David d'Orelli et de Régula Escher, et ce fut le célèbre théologien J.-Gaspard Lavater, l'un des amis les plus intimes de sa famille, qui le tint sur les fonts baptismaux. Trois ans après (1790), Mr. David d'Orelli quittait sa ville natale pour aller remplir les fonctions de bailli (Landvogt) à Wädenschweil ; et ce fut dans le château de ce beau village qu'Orelli passa ses jeunes années et reçut sa première instruction. Comme on l'a souvent observé de l'enfance d'un grand nombre d'hommes éminents, ce sont surtout les mères qui exercent sur leur développement intellectuel une influence bien supérieure à celle de tous les maîtres, et M<sup>me</sup> d'Orelli <sup>2</sup>, par son caractère élevé, sa finesse d'esprit, sa passion pour les chefs-d'œuvre de la lit-

<sup>1</sup> Ses premiers écrits portent le *von*, plus tard il l'abandonna. Était-ce par principe républicain ou parce qu'il avait quelque doute sur sa noblesse ? c'est ce qu'il serait difficile de dire, quoique ce soit sans doute pour ces deux motifs à la fois. La famille Orelli est d'origine italienne, et son arrivée en Suisse se rattache à l'époque de la réformation. Quelques-uns de ses membres ont conservé le *von*, d'autres l'ont quitté, d'autres, enfin, ont germanisé leur nom en supprimant l'i final : Orell.

<sup>2</sup> Elle est morte en 1829.

érature allemande, devait être et fut en effet un guide excellent des premiers pas de son fils. Plus tard ses parents lui firent donner quelques leçons de jeunes ecclésiastiques qui venaient des paroisses voisines, et passaient un ou deux jours par semaine au château de Wädenschweil<sup>1</sup>.

A l'âge de douze ans, Orelli rentra dans Zurich et parcourut le cercle de ses études collégiales avec une rapidité et un succès extraordinaires. La philologie était alors représentée au gymnase de Zurich par deux hommes éminents : le premier, Henri Bremi, savant modeste et consciencieux, auquel nous devons de bonnes éditions de Cornélius Népos, de Suétone, d'Eschine, de Lysias et de Démosthène ; le second, J.-J. Hottinguer, esprit plus littéraire, intelligence vive et nette, excellent appréciateur des anciens, homme de goût dans toute l'étendue du mot. Avec ces qualités, il n'est pas étonnant qu'il ait eu la plus grande influence sur son jeune disciple, qui lui resta toute sa vie vivement attaché. Mais Hottinguer et Bremi ne furent pas toutefois ses seuls guides : son cousin Conrad d'Orelli<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Un des maîtres d'Orelli, Mr. le pasteur Beyel de Buch, a survécu à son illustre disciple.

<sup>2</sup> Né en 1770, mort en 1826. L'étude de l'antiquité lui doit, entre autres publications : 1° *Opuscula Græcorum sententiosa et moralia*; Lipsiæ, 1819—21, 2 vol. in-8°. 2° *Les Déclamations* de Polémon et de Lesbonax. 3° Une collection des *Epistolographes grecs* (le premier volume seulement). 4° Une édition des fragments d'Epicure tirés des papyrus d'Herculanum. 5° Une collection de traités grecs de *Fato*. 6° Une édition d'*Æneas le Tacticien*. 7° Une édition des fragments de *Santhoniathon*. 8° Une édit. des fragments de *Nicolas Damascène*. 9° Une édit. du petit traité de *Philon de Byzance* sur les sept merveilles du monde. 10° Une édit. des fragments des historiens d'*Héraclée* sur le Pont. 11° Une édition de l'*Histoire secrète* de *Procopé*.

l'initia aux beautés de la muse tragique de la Grèce, et perçant l'écorce grossière qui recouvrait la science de l'un de ses professeurs, Nüscheler, il aimait à rappeler les « Nuits attiques » qu'il passait avec deux ou trois de ses condisciples dans la chambre de ce savant.

Mais quelle que fût l'excellence de ces maîtres, Zurich ne présentait pas encore ce bel ensemble d'études dans l'enseignement secondaire comme dans l'enseignement supérieur, son gymnase et son université, qui l'ont placée au premier rang des villes littéraires et scientifiques de l'Europe. Le *Carolinum* tenait à la fois lieu et de l'un et de l'autre: après des études assez imparfaites de gymnase, les élèves y recevaient quelques leçons de théologie que les plus studieux et surtout les plus riches allaient compléter dans les universités de l'Allemagne. Les leçons des professeurs y étaient singulièrement mélangées: ainsi<sup>1</sup> le docte Bremi, « professor pro veritate religionis christianæ » (c'était le titre de sa chaire), y exposait la morale chrétienne, commentait l'é-

12° Une édit. de deux opuscules d'Hésychius de Milet. 13° Les Sentences de P. Syrus.—Comme on le verra, Conrad d'Orelli ne s'adressait guère aux mêmes auteurs que son cousin, et il semble s'être laissé diriger dans son choix par la rareté des exemplaires dans le commerce plutôt que par le mérite intrinsèque ou l'intérêt historique. De plus, ses commentaires se composent toujours d'un énorme *variorum* sous lequel disparaît le texte, déjà si maigre, qu'il se propose d'élucider. — Le frère de notre Orelli, Mr. Conrad d'Orelli, né en 1788, a publié plusieurs ouvrages élémentaires pour l'étude du français, et une excellente grammaire de l'ancienne langue française, dont la 2<sup>me</sup> édition vient de paraître (1849).

<sup>1</sup> Programme de l'année 1823. Le *Carolinum* ne fut modifié que lors de la création du gymnase et de l'université (1833). Nous aurons l'occasion d'y revenir.

pitre aux Romains, et interprétait le *Pro Corona* de Démosthène <sup>1</sup>, et Orelli lui-même, en 1825, « professor Eloquentiæ » offre à ses auditeurs : 1° son choix des poètes latins ; 2° son choix d'Horace ; 3° le *Pro Milone*, 4° quelques Philippiques ; 5° Agricola et la Germanie de Tacite ; 6° Celse, pour les étudiants en médecine ; 7° « cum iis qui Italico sermone delectantur » la Divine Comédie du Dante ;

<sup>1</sup> Un auditeur zélé a écrit à la marge du programme que nous analysons : « Pauci solum studiosi, et Turicenses et peregrini, orationis hujus explicatæ fuerunt participes, » et sur celui de 1825 : « Thurgovienses nonnulli et Vitodurenses (Winterthur), Turicensium pene nemo apud clarissimum Bremium Lysiæ aliquot legerunt orationes : Euripideas quoque lectiones plures alienigenæ quam nostrates frequentarunt, » ce qui prouve que le goût de l'antiquité classique sommeillait encore. Le professeur Ulrich expliquait le *Phèdre* de Platon : je trouve cette note accolée à son nom : « Tres modo meæ classis auditores Platonis Phædrum sub rectore Huldrico absolverunt, ceteris libertis jugum denovo subire nolentibus ! » Il nous a paru bon de constater un peu à l'avance l'état des études classiques à Zurich avant d'arriver aux efforts du principal réformateur. Voici, du reste, à ce sujet l'opinion d'Orelli lui-même : « Tertium jam restat Scholarum genus inter Gymnasia et Academias, ut ita dicam, interjectum et ab utrisque remotum ; cujusmodi casu potius, quam certo aliquo magistratus legislatorisve consilio, quum subinde, laudabili quidem, sed invalido exteris academias æmulandi studio, novæ identidem lectiones pristinis vel superimponerentur, vel ex transverso agglutinarentur, nostrum tandem evasit Carolinum. Hoc ego ædificio vasto quidem et antiquitatis venerandam sane speciem præse ferenti, sed neque æqualibus partibus congruenter disposito, neque habitatorum usui quotidiano satis accommodato, nec tandem ante duorum triumve seculorum decursum propter possessorum inopiam et securitatem, meliorem in ordinem redigendo sæpe numero soleo comparare. Mole sua collapsum quum fuerit tunc de restituendo cogitabunt ; dummodo ne sero. Nunc optime omnia procedunt..... (Programme du *Carolinum*, 1824, p. 5.)

8° pour les théologiens un choix de Justin martyr, et 9° l'Herméneutique sacrée et l'Introduction au Nouveau Testament ! Comme on le voit, il y avait quelque confusion dans le Carolinum, et la réforme qu'il subit plus tard n'était pas complètement inutile. Mais revenons à notre jeune philologue, qui va le quitter comme étudiant, bien loin d'y siéger encore comme professeur.

Orelli était alors âgé de vingt ans (1807); il avait parcouru rapidement ses études préparatoires et plus rapidement encore ses études de théologie. Il reçut donc l'ordination, et comme l'état de fortune de sa famille ne lui permettait pas l'accès des universités étrangères, il se contenta d'un voyage et d'un séjour de six mois à Yverdon. Son but était de se perfectionner dans la langue française que nous lui avons entendu parler, dans ses dernières années, avec un grande facilité, et de voir de près l'œuvre de Pestalozzi et de Niederer. Pestalozzi surtout fit sur le jeune ministre une impression si profonde, qu'Orelli fut sur le point de rester comme maître dans son institut : mais il aimait sans doute un peu trop sa liberté, et surtout le temps qu'il pouvait consacrer à ses chères études, pour prendre volontairement la chaîne de cette laborieuse servitude. Ce ne fut donc qu'un projet qui n'eut point de résultat.

De retour à Zurich, Orelli, malgré sa grande jeunesse, accepta la place de pasteur du culte réformé à Bergame (1807) et telle était la passion qu'il apporta à l'étude de l'italien, qu'en six semaines il était en état de prêcher sans hésiter dans cette langue. C'est aussi de cette époque que datent ses travaux dans la littérature italienne, et la vive inclination qu'il garda toujours pour cet objet de ses premières études et de ses premières publications. Au reste, les résultats immédiats de ses recherches ne se firent pas

attendre. Ce fut d'abord « des Suppléments à l'histoire de la littérature italienne » que Mr. Ugoni tenait en grande estime <sup>1</sup> et une Biographie de Victorin de Feltre, l'un des meilleurs latinistes du quinzième siècle. Orelli, toutefois, n'en resta pas à ces essais de sa jeunesse, et nous verrons çà et là, dans le cours de sa vie professorale, reparaitre l'ancien pasteur de la ville italienne.

Cependant l'élève de Bremi et d'Hottinguer n'en était pas pour cela infidèle à l'antiquité classique, et la Grèce et Rome conservaient leur premier attrait pour son esprit, ardent sans doute à la nouveauté, mais qui se plaisait surtout au milieu de ces éternels monuments du goût et du beau. Une excellente occasion de faire preuve de ses connaissances vint à se présenter. — Il existait à Athènes une loi assez singulière et à laquelle il est étonnant que les réformateurs de nos jours n'aient pas encore songé. L'État cherchait à se soulager le plus possible de ses dépenses; ainsi dans la marine il ne prenait pour lui que la construction de la carcasse des vaisseaux; quant au reste, l'archonte dressait tous les ans le tableau des riches qui devaient les équiper de mâts, cordages, voiles, rames, etc. Ceux qu'il désignait ne pouvaient refuser cette *liturgie* (c'était le nom de l'impôt), mais on leur donnait toute latitude pour chercher ceux qui, plus riches qu'eux, auraient été oubliés. Si le hasard voulait qu'ils trouvassent ce phénix (un riche oublié par l'impôt dans une république démocratique et ruinée), le plus fortuné devait forcément prendre cette *liturgie*, sinon échanger ses biens contre ceux de son adversaire. Cela s'appelait l'*Echange* <sup>2</sup>. Or, un certain Lysimaque, désigné comme *Triérarque*, trouvait

<sup>1</sup> Mr. de Sinner, Revue de Philologie, l. I.

<sup>2</sup> Ἀντίδοσις.

qu'Isocrate avait, par ses grandes possessions, beaucoup plus de droit que lui à cette *honorable* distinction. Il offrit donc l'échange de leurs fortunes. Isocrate repoussa cette proposition mal sonnante, et se chargea avec joie de cette liturgie, dont il fit la dépense « comme il convient à ceux qui ne se laissent pas trop épouvanter par de pareilles charges, mais qui ne pensent pas qu'il faille pour cela jeter l'argent par les fenêtres. » Cette affaire, cependant, avait fait quelque bruit dans Athènes : on avait trouvé, sans doute, que le bon Isocrate s'était fait un peu trop solliciter, que peut-être même il avait débuté par décliner cet honneur..... que sais-je ? Bref : avec la conscience de sa valeur personnelle, et la volonté de confondre les accusations de ses ennemis, il composa une longue harangue qu'il intitula « de l'échange <sup>1</sup> ». La main sur la conscience, elle n'est pas amusante : le vieux rhéteur y repasse sa vie entière, chante ses louanges sur tous les tons, se cite sans cesse, admire complaisamment ses œuvres (il devait avoir alors quelque quatre-vingt-quinze ans, l'âge de Nestor le Pylien, le « bel âge, » dit Frosine), et n'en finit pas. Or, un copiste<sup>1</sup>, trop fidèle peut-être à la maxime d'Horace, que

..... opere in longo fas est obrepere somnum,

ou pour abréger et gagner ainsi plus vite son argent, avait coupé dans le vif la diffuse éloquence du vieillard, et jusqu'en 1812 toutes les éditions d'Isocrate étaient, dans ce discours, incomplètes d'un certain nombre de pages. Mais tel était l'intérêt que l'œuvre inspirait, que personne, que nous sachions, ne s'en était aperçu, et que « les pêcheurs

<sup>1</sup> Περὶ ἀντιδόσεως.

de syllabes» l'admiraient sur parole <sup>1</sup>. Le savant historio-  
 graphe des Iles Ioniennes, André Mustoxydes, qui parcou-  
 rait les bibliothèques d'Italie, eut le bonheur de décou-  
 vrir et de combler cette regrettable lacune (1812), mais  
 comme il y avait là moins d'amours-propres froissés, cette  
 découverte fit, sans contredit, beaucoup moins de bruit  
 que celle du fameux fragment de Longus avec le pâté  
 d'encre. Mustoxydes fit imprimer quelques mois après une  
 édition toute grecque du discours d'Isocrate, et la dédia au  
 savant Coray qui, trois ou quatre années auparavant,  
 avait publié une excellente édition de cet orateur <sup>2</sup>. Orelli  
 (car nous fermons ici cette longue parenthèse) s'empara  
 donc immédiatement, par droit de voisinage, de cette  
 nouvelle acquisition, et se chargea, dans une *réconsion*  
 critique, de la faire connaître à l'Allemagne. Son travail  
 parut à Zurich en 1814<sup>3</sup>. La préface, écrite dans un alle-  
 mand ferme et vigoureux, est remarquable à plus d'un  
 titre. Si l'on y reconnaît facilement la joie du jeune phi-  
 lologue de se lancer dans le monde littéraire, de donner  
 carrière à son érudition, de multiplier les arguments pour  
 les confondre, on y voit également percer un esprit lumi-  
 neux, maître de son sujet, se jouant au milieu des diffi-

<sup>1</sup> Pour le noter en passant, il est probable qu'il existe de pa-  
 reilles *coupures* encore inaperçues dans d'autres discours d'Iso-  
 crate et surtout dans l'immense Panathénaïque.

<sup>2</sup> On sait, du reste, que le texte d'Isocrate a subi de pro-  
 fondes modifications depuis la réconsion de Mr. Imm. Bekker  
 (1823) faite sur un excellent manuscrit d'Urbin, et l'édition de  
 MM. Baiter et Sauppe (1839), à Zurich.

<sup>3</sup> L'exécution typographique ne fait pas encore présumer les  
 succès que Zurich a depuis lors obtenus dans cette branche de  
 l'art. Quant au fragment, il tient 78 pages de cette édition, petit  
 in-8<sup>o</sup>.

cultés vaincues, et déjà rompu aux travaux préparatoires de l'helléniste. Le livre lui-même est dédié à J.-J. Hottin-guer, et nous pouvons appliquer à la fois au maître et au disciple ce portrait qu'Orelli trace du vrai philologue : « Son travail prend bientôt à ses yeux la valeur artistique et scientifique qui seule doit mériter ses efforts. Où l'œil du vulgaire ne découvre que décombres et qu'énigmes dont l'aspect fatigue presque aussitôt, ou n'inspire qu'une curiosité fugitive, — le philologue, vraiment digne de ce nom, se voit transporté des étroites limites du présent dans une existence antérieure où s'élançe son imagination, où sa réflexion dispose et coordonne les ruines pour en former de nouveaux édifices, où sa sagacité devine les énigmes, où sa pensée ranime toute la vie des siècles écoulés, approfondit la forme et le sens de leur création, et découvre ces lois dont l'accomplissement peut rappeler à la lumière des formes immortelles, tandis que s'éveille en lui la noble ambition de marcher sur ces traces illustres, et qu'il sent naître la force de créer à l'égal de ce qu'on admire : il oublie ainsi la vulgarité des entraves qui l'entourent, et lutte avec grandeur d'âme contre le destin qui pourrait l'abaisser ou l'anéantir ! »

À son édition critique du discours *sur l'Echange*, Orelli joignit un commentaire exégétique écrit également en allemand : ces notes attestent déjà une immense lecture, et surtout la puissance singulière d'une mémoire qui lui faisait retrouver à l'instant, et sans la moindre hésitation, le passage qu'il avait noté dans son esprit. De là, choisies avec un goût délicat, ces nombreuses citations, qui ne s'étaient jamais pour faire parade d'une érudition d'emprunt ou pour développer des choses triviales, mais qui viennent jeter une clarté nouvelle sur le passage obscur ou

quelque ingénieux rapprochement avec la pensée de l'auteur expliqué. Enfin , pour donner à son début dans la carrière tout l'éclat qu'il était en droit d'espérer , notre jeune savant joignit à son Isocrate six lettres philologiques dans lesquelles il soumettait à la critique et cherchait à corriger une foule de passages des anciens auteurs. Ces tentatives sont toujours périlleuses , et nous verrons que plus tard Orelli les abandonna presque entièrement , non sans raison , pour s'en tenir à la lettre des manuscrits ; mais elles sont loin d'être inutiles , car elles appellent la discussion , font examiner de plus près les passages controversés , et peuvent amener ainsi d'heureuses interprétations qui , sans elles , n'auraient jamais vu le jour. Il ne faut donc pas les blâmer ; seulement on doit les peser soigneusement avant de les admettre , et peut-être , quelle que soit leur probabilité , vaut-il mieux s'en tenir exclusivement aux manuscrits , le seul fondement assuré sur lequel on puisse établir les textes anciens.

Cependant ces occupations littéraires ne faisaient pas négliger à Orelli ses travaux spirituels , et la colonie protestante de Bergame conserve encore , dit-on , le souvenir de son jeune pasteur. Plusieurs années après qu'il l'eut quittée , elle le consultait sur le choix de ses successeurs , et les pensées et la conversation d'Orelli revenaient fréquemment sur ces pays « aimés du soleil , » où s'étaient écoulées les belles et ferventes années de sa jeunesse. C'était , en effet , en Italie qu'il avait débuté dans la carrière littéraire ; il s'y était pénétré de l'esprit de sa littérature en subissant en plusieurs points son heureuse influence , et , ce qui valait mieux peut-être , il y avait formé de précieuses confraternités d'études , qu'il rappelle avec complaisance dans les préfaces de quelques-unes de ses éditions. Ajoutons ,

enfin, que ce fut aussi, sans nul doute, en Italie qu'Orelli apprécia toute la valeur des philologues italiens du quinzième et du seizième siècle, que l'un de ses principaux titres de gloire est d'avoir remis en honneur.

Mais la carrière pastorale n'était point, comme il est déjà facile de le voir, celle où l'entraînaient ses goûts de plus en plus littéraires, et quoiqu'il s'acquittât de ses fonctions avec une scrupuleuse conscience, on pouvait être assuré qu'à la première occasion favorable, Orelli abandonnerait la chaire pour se plonger plus avant encore dans l'étude de l'antiquité. Une *vocation* (Ruf) qu'il reçut pour le gymnase de la ville de Coire (Grisons) le décida (1814) : il était, sans doute, heureux de rentrer sur le sol libre de cette Suisse qu'il aimait avec passion, et d'ailleurs il se rapprochait de Zurich, où l'appelaient déjà les vœux de ses maîtres et de ses nombreux amis. Coire était ainsi une transition. Il touchait encore quelque peu à la patrie du Dante par les vallées italiennes des Grisons, et il leur paya généreusement son tribut par un excellent *Choix de prose italienne*, qu'il publia pour ses élèves, et lorsqu'il fut plus tard appelé à Zurich, par ses *Petites Chroniques d'Italie* (476-1300). « C'est un livre sans prétention, écrivait-il à Mr. de Sinner, fait, ou mieux compilé à Coire dans les historiens italiens; je n'ai fait que ménager et remplir les transitions. Ce qui est plus original, quoiqu'il n'y ait encore là que l'art du mosaïste, est la biographie de Dante Alighieri. » Mais, malgré cette modestie, il en est de ces publications italiennes comme de celles qui les avaient précédées : elles sont hautement estimées en Italie, et c'est à coup sûr le plus bel éloge que nous puissions en faire.

Orelli avait reçu la bourgeoisie honorifique de la Maison-Dieu (l'une des trois *Ligues*), tandis que son ardent patrio-

tisme, son esprit si cultivé, et ce qui vaut mieux encore, son noble caractère lui avaient concilié l'estime et l'affection des hommes les plus éminents du canton des Grisons. Dans sa dédicace du *Dialogue des orateurs* de Tacite (1830), qu'il adresse aux philologues E.-G. Weber et J. Herbst, et au mathématicien C. Tester, il rappelle en termes touchants l'amitié qui les unissait, et les prie de recevoir son livre, « avec le même esprit qu'ils avaient, lorsque tout était commun entre eux, joies et chagrins, études et travaux. » En même temps, il poursuivait ses recherches philologiques et publiait quelques excellents articles dans le journal de Döderlein et de Bremi<sup>1</sup>, parmi lesquels les connaisseurs remarquèrent sa *Pédagogique d'Aristote*. L'introduction en est surtout importante pour nous, car elle nous montre déjà (ce que nous aurons plus tard l'occasion de remarquer souvent) que l'étude de l'antiquité n'était point pour Orelli une lettre morte, mais que sa patrie et son époque étaient sans cesse devant ses yeux ; s'il aimait à remonter le cours des âges, c'était souvent pour rechercher des instructions et surtout des exemples qu'il adressait à ses concitoyens.

Orelli, du reste, savait faire passer dans la pratique ces théories que tant d'autres se contentent d'entasser dans leurs livres, et il le prouva lors du Jubilé de la Réformation (zwinglienne) célébré à Coire en 1819. Il fut l'organisateur et l'âme de cette belle fête nationale, qu'il prépara et justifia par deux petits écrits, dans l'un desquels il exposait à la manière de Zschokke l'histoire de la Réformation en Suisse et dans les Grisons<sup>2</sup>, tandis que dans le

<sup>1</sup> Philologische Beiträge aus der Schweiz.—Mr. Döderlein est aujourd'hui professeur à l'université d'Erlangen.

<sup>2</sup> Que l'on nous permette de rappeler à cette occasion l'ex-

second, au moyen de passages bibliques choisis avec bonheur, il posait les bases fondamentales du Protestantisme et justifiait ses principales doctrines.

Le Jubilé de la Réformation et ses fêtes touchaient à leur fin, lorsqu'Orelli vit ouvrir à son activité le nouveau théâtre où devaient se développer ses rares qualités, aux applaudissements de ses concitoyens et de l'Europe savante. L'excellent J.-J. Hottinguer venait de mourir (1819), et l'un des ecclésiastiques les plus distingués de Zurich, Salomon Ulrich, était nommé pour le remplacer. Orelli lui-même devint le successeur d'Ulrich<sup>1</sup>, comme professeur d'éloquence et d'herméneutique au Carolinum, et il occupa cette chaire jusqu'en 1833, époque où le Carolinum fit place à l'université. Nous allons le suivre dans cette nouvelle carrière.

## II

Nous avons déjà dit ce qu'était le Carolinum et la véritable diffusion dans l'enseignement qu'il exigeait du nouveau fonctionnaire ; en effet, comme *professeur d'éloquence*, Orelli avait non-seulement à expliquer les auteurs latins, mais encore pour les élèves de la classe de philosophie et de théologie, à faire l'introduction au Nouveau Testament. Les programmes du Carolinum nous le représentent, comme nous l'avons aussi remarqué, se met-

cellent petit écrit de Mr. le professeur Cellérier, intitulé : *Histoires d'autrefois*, et publié également à l'occasion du Jubilé de la Réformation à Genève (1835).

<sup>1</sup> Ulrich était lui-même un vrai connaisseur de toutes les finesses de la langue latine, et ses programmes de 1786—1818 sont importants pour l'étude de Cicéron et de Tite-Live. Il est mort quelques mois avant Orelli.

tant courageusement à l'œuvre et offrant à ses auditeurs les trésors de sa jeune et ingénieuse érudition. A ces fonctions il joignit celle (qu'on nous passe le mot) de *programmatiste*, et nous sommes sûr qu'il dut l'accepter avec plaisir. Voici, pour ceux qui ne connaissent pas cet usage tout académique de l'Allemagne, ce que ce mot signifie. Tous les ans, ou tous les semestres, le programme des leçons, s'il s'agit d'une université, le compte rendu des travaux de l'année, s'il s'agit d'un gymnase, sont précédés d'une petite dissertation latine ou allemande, traitant ordinairement de quelque matière de l'antiquité grecque ou latine. Cet usage remonte très-haut, et le catalogue seul de ces programmes serait une œuvre immense, mais non sans utilité ; car, à coup sûr, il doit y avoir là un grand nombre d'idées ingénieuses, de matériaux préparés, de recherches toutes faites, malheureusement enfouies et perdues à peu près pour toujours. La masse, sans doute, n'est plus que du vieux papier, mais le choix (et il serait plus considérable qu'on ne le pense) serait au moins curieux et vaudrait la peine d'être tenté. Quoi qu'il en soit, Orelli, comme successeur d'Ulrich, devint depuis 1819 le *grammatiste* du Carolinum et plus tard de l'université, et ce fut en cette qualité qu'il fit successivement paraître cette foule de petites dissertations dont nous donnerons le catalogue complet. Il débuta dans cette carrière par un essai sur la Germanie de Tacite, qui fut suivi (1820-24) de quelques programmes dans lesquels Orelli réunissait, en les discutant, les principaux passages des pères des cinq premiers siècles sur les livres qui composent le Nouveau Testament. Orelli (et il serait parfaitement inutile de vouloir le dissimuler, car il l'écrivit partout) était un pur rationaliste, et il se rattachait très-étroitement en cette qualité aux doctrines du célèbre

Paulus, professeur à l'université de Heidelberg, le principal adversaire, à cette époque, de l'orthodoxie allemande. En conséquence, Orelli rejetait avec lui toute la partie surnaturelle des livres historiques, n'admettait pas l'inspiration, et ne voyait ainsi dans les Apôtres que des hommes comme nous, avec les préjugés de leur temps, préjugés que l'instruction très-imparfaite qu'ils avaient reçue ne pouvait affaiblir. Nous dirons plus tard jusqu'où cette doctrine le conduisit. Cette tendance parfaitement visible dans son premier programme (car un grand mérite d'Orelli fut toujours sa franchise scientifique et religieuse) excita, sans aucun doute, des craintes fort vives parmi les fidèles de l'Eglise de Zurich; car on n'était pas encore habitué à voir traiter les Livres Saints avec le sans-*façon* que l'on mettrait à une vie de Plutarque ou à un discours de Cicéron; il en résulta qu'Orelli crut devoir défendre, dans le programme de l'année suivante (1821), son point de vue rationaliste: « Je ne suis pas, dit-il, de ces gens qui, du moment où une idée leur arrive toute faite de l'Allemagne, s'empressent de l'adopter, sans prendre la peine d'examiner sa valeur: je ne suis pas non plus de ceux qui cédant, à je ne sais quelle crainte ou à quelle superstition, aiment mieux glisser avec adresse (ils disent que c'est par piété) sur une foule de difficultés qu'ils préfèrent ensevelir dans le silence plutôt que de les reconnaître, ou de ces fanatiques qui, depuis longtemps, mettent leur gloire à rester ignorants. Si personne n'opposait une digue à ces funestes tendances, il serait à craindre que l'étude, vraiment digne de ce nom, des sciences théologiques ne vint à faillir bientôt (notons ce passage, nous en aurons besoin plus tard) et que notre ville ne perdit ainsi l'une de ses vieilles renommées.... Méprisant donc le blâme des imbécilles ou des ignorants, je marche dans

la route que je me suis tracée. Je n'aurai en effet que deux partis à prendre, ou j'enseignerai librement la vérité malgré les méprisables attaques auxquelles je dois m'attendre, ou je serai forcé de taire cette vérité, ce que je ferai, mais malgré moi, car la vérité n'en subsistera pas moins. Mais que je propage, le sachant et le voulant, des mensonges et des erreurs, c'est ce que jamais la violence n'obtiendra de moi <sup>1</sup> ! » Ce langage si fier et si absolu, beaucoup trop sans doute en un professeur si jeune encore, et en un sujet si délicat, n'annonçait pas l'ombre d'un regret : Orelli continua donc ses discussions, et dans son troisième programme, examinant l'épître aux Hébreux, il conclut en l'attribuant, non à saint Paul, mais à quelque Juif dont la doctrine avait de grands rapports avec celle de Philon : dans le quatrième (1823), c'est l'Apocalypse qu'il soumet à son examen critique, et qu'il retire également à saint Jean pour la donner à l'un de ces nombreux auteurs que vit naître le premier siècle de l'ère chrétienne, et qui cherchaient à s'inspirer du style et de la manière des anciens prophètes, comme le témoignent le livre d'Enoch, l'ascension d'Esaië, le quatrième livre d'Esdras, et le Pasteur d'Herma. Orelli, sous l'impression d'un événement épouvantable qui venait de porter la terreur dans le canton de Zurich, et, on peut le dire, dans l'Europe entière, tel fut son retentissement <sup>2</sup>, regrette que ce livre aux sombres images, aux tableaux menaçants, aux visions effrayantes, ait été mis sous le nom de l'apôtre de la douceur et de

<sup>1</sup> Programme de l'année 1821 : *Selecta Patrum Ecclesiæ capita ad Εισηγητικὴν sacram pertinentia.*

<sup>2</sup> Il s'agit de ce crucifiement inspiré par une véritable folie mystique qui eut lieu à Wildenspuch dans le canton de Zurich.

la charité, et qu'il ait ainsi contribué à créer et à nourrir les plus sanglantes superstitions <sup>1</sup>. Comme on le voit, Orelli en appelle encore ici à cette *raison humaine*, si chance-lante, hélas! en pareille matière. et il s'obstine avec la persévérance et l'ardeur qu'il mit toujours à faire triompher ses convictions, à démolir pièce à pièce les bases de l'orthodoxie chrétienne; son esprit, trop positif peut-être, la confondait sans cesse avec ce mysticisme qu'une femme célèbre (M<sup>me</sup> de Krüdener) avait prêché avec succès en Suisse <sup>2</sup> quelques années auparavant.

Ce fut sous l'influence des mêmes doctrines qu'Orelli publia, en 1824, son cinquième programme composé d'extraits de Justin martyr. Il y fait justice avec une amertume, qui s'élève quelquefois à l'éloquence, d'une attaque qui est loin d'être nouvelle, puisqu'elle remonte aux premiers siècles de l'Eglise, et que l'on dirige encore contre les auteurs païens servant à l'instruction des enfants des chrétiens. Saint-Basile, l'élève des écoles d'Athènes avait déjà tracé, dans un discours célèbre, la route à suivre entre ces deux écueils qui ont vu depuis lors tant de naufrages, et comme le grand apôtre de la Cappadoce, le professeur de Zurich n'a pas de peine à démontrer qu'autre est le développement littéraire du goût dont l'antiquité nous a légué les sublimes modèles, autre est le développement du sentiment religieux et de la morale chrétienne dont les Livres Saints doivent faire la base. De plus, ces deux tendances, en apparence contraires, sont dans la pratique beaucoup plus rapprochées que ne le

<sup>1</sup> Page 7.

<sup>2</sup> Il avait déjà développé quelques-unes de ses idées dans un écrit allemand publié en 1821, à Zurich, avec le D<sup>r</sup> Schulthess, intitulé: Rationalismus und Supranaturalismus.

croient ceux qui ne les ont pas mises à l'épreuve, et l'expérience a prouvé que la lecture de Saint-Augustin, en place de Virgile ou de Saint-Chrysostôme au lieu de Démosthène n'amène pas à Dieu des chrétiens plus fervents. Les Jésuites, en effet, se sont, il y a longtemps déjà, emparés de cette idée : à Homère, ils substituaient la paraphrase que Nonnus a faite de saint Jean ; aux comédies de l'affranchi carthaginois, le *Térence chrétien*, Sulpice-Sévère à Tacite. . . . ce que les bons Pères y ont gagné, le monde entier le sait, et il y aurait quelque injustice à les accabler aujourd'hui. Tenons-nous en donc, nous tous qui sommes chargés de l'instruction de la jeunesse, au discours de saint Basile, et cherchons surtout à faire descendre dans la pratique ses préceptes admirables.

Orelli, du reste, luttait en ceci quelque peu *pour ses foyers*, car il s'était replongé dans l'étude de l'antiquité, et il semblait, qu'on nous passe l'expression, s'en être fait comme le soldat et la sentinelle avancée. Respectant dans les Grecs modernes les descendants de Miltiade et de Platon, il plaidait en même temps avec passion leur cause si longtemps perdue, que des révoltes héroïques soumettaient encore une fois au tribunal de l'Europe indifférente. Orelli, s'enrôlant des premiers au service de cette nation infortunée, traduisait du grec moderne en allemand (1822—3) la collection des pièces originales sur lesquelles devait se fonder la constitution de la Grèce libre, et les exhortations patriotiques que le vieux Coray adressait à ses concitoyens. La récompense d'Orelli fut le titre de *Citoyen grec*, qu'il réunit plus d'une fois avec orgueil au titre de *Civis Helveto-Turicensis*, dont il aimait à faire suivre son nom, au lieu de ces lignes pompeuses où se plaisent quelquefois les vanités d'en deçà et d'au

delà du Rhin. — Il travaillait encore à la gloire des auteurs anciens par la publication de son excellent *Choix des poètes latins* (1822—1833). Nous insisterons même sur ce livre, en apparence si facile à faire, car il prouve avec quelle conscience il touchait à tout ce qu'il entreprenait. Orelli, qui désirait un choix fait à son idée, aurait pu parfaitement, comme tant d'autres de notre connaissance, prendre une paire de ciseaux, tailler ses fragments dans de vieux bouquins, coller le tout proprement sur des feuilles de papier et remettre à l'imprimeur avec son nom en tête pour un ouvrage si fatigant... Mais Orelli n'entendait pas ainsi ses fonctions d'éditeur. Chaque fragment qu'il cite, il l'a revu soit sur les manuscrits, soit sur les plus anciennes ou les meilleures éditions, et il l'accompagne toujours au moins d'un commentaire critique. Il en résulte que les deux éditions de ce livre, qui ont chacune leur mérite propre<sup>1</sup>, sont encore fort recherchées, et que, faites pour les classes, elles ont cependant leur place marquée dans la bibliothèque des philologues et des amis des muses latines<sup>2</sup>.

Mais programmes, traductions et choix de poètes n'étaient que les distractions de cet esprit infatigable au travail, qui se taisait, pour ainsi dire, depuis cinq ans, tout occupé de la conception et de l'exécution d'un ouvrage auquel s'attache irrévocablement son nom, car il fixa dès lors l'attention de l'Europe savante et la garda jusqu'au moment où celui qui le portait s'éteignit dans la tombe. Nos lecteurs ont déjà nommé sa grande édition de Cicéron,

<sup>1</sup> Quelques-uns des fragments renfermés dans la première édition ne se trouvent pas dans la deuxième et vice versa.

<sup>2</sup> Dans un genre différent, mais fait avec la même conscience, nous signalerons le choix des fragments des Pères grecs du quatrième siècle que nous devons à Mr. de Sinner.

qui imprima une ardeur toute nouvelle à ces discussions sur le texte comme à ces recherches historiques et philosophiques, dont l'orateur romain sera bien longtemps encore le sujet.

C'est donc avec la publication du premier volume, enfanté par son activité littéraire, que nous allons entrer dans la seconde période de la vie d'Orelli, et nous espérons que nos lecteurs voudront bien nous suivre encore dans l'étude de cette carrière si pleine de talents et de services rendus à la science.

### III

Lorsqu'Orelli publia les premiers volumes de sa grande édition de Cicéron (1826), il était âgé de trente-neuf ans; il est donc assez probable que les opuscules dont nous venons de parler n'étaient que les fruits de ses heures de loisir (*horæ subsecivæ*), et que depuis longtemps il consacrait ses jours et ses nuits au plus grand écrivain de la république romaine. La masse presque effrayante des matériaux mis en œuvre suffirait pour le prouver. Du reste, lui dont la critique (et il s'en est fait gloire plus d'une fois) suivait pas à pas les manuscrits et les premières éditions devait être indigné de la manière à la fois outrecuidante et superficielle avec laquelle les éditeurs modernes traitaient son auteur de prédilection. Les œuvres de Cicéron, comme on l'a déjà fort bien remarqué dans ce même recueil<sup>1</sup>, étaient en effet comme une sorte de *caput mortuum* sur lequel on s'exerçait sans aucun scrupule, et le texte véritable dispa-

<sup>1</sup> Mr. le professeur Louis Vaucher, dans son excellent article sur les *Progrès de la philologie*, *Bibl. Univ.*, tome LIV, p. 269.

raissait ainsi sous l'ingénieux latin de nos savants modernes. Orelli, qui ne pouvait voir avec indifférence cette profanation littéraire, prit la résolution de fermer d'un bras vigoureux ces écluses ouvertes qui laissaient passer tant de sottises et de mauvais goût : le seul moyen était de donner un texte uniquement fondé sur les manuscrits, et représentant, aussi bien que faire se pourrait, l'œuvre originale de l'orateur romain.

La tâche n'était pas facile. Publiées pour la première fois en corps d'ouvrage, en 1498 <sup>1</sup>, les œuvres de Cicéron, dont certaines parties avaient été l'objet de travaux excellents, n'avaient jamais été jusqu'alors revues dans leur ensemble avec une critique également sûre et soutenue. Les éditeurs se contentaient d'adopter les textes les plus authentiques ou ceux du moins qui leur paraissaient tels, et de là des disparates choquantes dans l'ensemble de ces œuvres. Il faut en excepter, au jugement de Niebuhr et d'Orelli lui-même, la belle et rare édition publiée en 1565-66 <sup>2</sup>, par un savant français, Denys Lambin, dont le nom semble être resté dans notre langue comme indiquant une qualité bien différente de celle qui devrait distinguer un éditeur actif et zélé; mais Lambin ne peut être responsable de l'abus que l'on a fait de son nom, et sa vie fut assez remplie de voyages et de travaux pour mériter une fois pour toute une bonne réhabilitation <sup>3</sup>. Son édition de Ci-

<sup>1</sup> Milan, 4 vol. in-f<sup>o</sup>.

<sup>2</sup> Paris, 4 vol. in-f<sup>o</sup>.

<sup>3</sup> Lambin mourut en 1572 de la douleur que lui causa la mort de son ami Ramus, massacré la nuit de la St-Barthélemy (de Thou). Il n'était âgé que de 52 ans. Orelli a fait réimprimer (tome VI de son Cicéron, p. 478) sa vie écrite par P. Lazeri dans ses *Miscellanea ex Mss. libris Bibl. Coll. Rom. S. J. Romæ*, 1757, tome II, p. 267 seq. — Orelli lui-même dit, en parlant de son

céron qu'Orelli met au-dessus de celles qui l'ont précédée, comme de celles qui l'ont suivie, semble avoir partagé le sort de celui qui l'avait publiée. Réimprimée mainte fois, elle l'a toujours été d'une manière vicieuse, et la réputation même de Lambin en aurait été fort compromise, si plusieurs philologues d'un mérite éminent ne l'eussent sauvé du dédain que les savants lui avaient si longtemps témoigné. L'injustice de ce jugement était d'autant plus grande que depuis Lambin aucun éditeur de Cicéron ne s'est, comme lui, montré à la hauteur de sa tâche. L'édition de Gruter <sup>1</sup> est fort mauvaise : le Cicéron *variorum* ne se compose que de parties détachées réunies sous ce nom par les bibliographes ; celui de Verburg <sup>2</sup> est fait sans jugement et l'on en peut dire autant de celui de l'abbé d'Olivet <sup>3</sup>. — Un philologue célèbre de la fin du dernier siècle, Ernesti, essaya de remonter ce courant. Malheureusement il s'était fait des règles à lui de la langue cicéronienne, et chaque fois que le texte refusait de s'y prêter, il devenait évident qu'il était corrompu et qu'il fallait le changer. Or, le plus grand nombre des manuscrits de Cicéron, qui datent du quatorzième et du quinzième siècle, remaniés sans nul doute par les latinistes italiens, ne favorisent que trop ces fâcheuses altérations : c'est ainsi qu'Ernesti, tout en faisant justice de certaines erreurs, épaisit cependant les ténèbres ; son nom en imposait, et son édition, malgré les

édition : « Magnum hujus operæ (scil. Ed. Cicer.) meritum in integra Lambini lectione excerpta etiam nunc repono. » Préface du tome I, p. viii.

<sup>1</sup> Hambourg, 1618, 4 tomes en 2 vol. in-f<sup>o</sup>.

<sup>2</sup> Amsterdam, 1724, 2 vol. in-f<sup>o</sup>, ou 4 vol. 4<sup>o</sup>, ou 12 vol. 8<sup>o</sup>.

<sup>3</sup> Paris, 1740—42, 9 vol. in-4<sup>o</sup>. — Tota Oliveti recensio est arbitraria, negligens, omnis generis erroribus referta, nec multo cum judicio suscepta. *Orelli*.

justes critiques de l'illustre Wytttenbach, devint le *texte reçu*. C.-G. Schütz, qui lui succéda <sup>1</sup>, poussa jusqu'à l'abus le goût des conjectures malheureuses et donna, malgré tout son esprit et sa sagacité, dans d'innombrables erreurs <sup>2</sup>, de sorte que l'on ne savait, sans métaphore, à quel Cicéron s'adresser, quand on voulait étudier le texte même de l'orateur romain, tant les éditions modernes différaient des anciennes, lorsqu'Orelli fit paraître les premiers volumes de celle à laquelle il travaillait depuis longues années.

Orelli expose dans sa préface les règles qu'il s'est imposées : les voici en peu de mots et *axiomatiquement* énoncées, comme il aimait à le faire :

I. Je prendrai pour base de mon édition générale la meilleure édition que je connaisse de chaque traité.

II. Mais je ne veux jurer sur les paroles d'aucun maître, et lorsque cette édition, si estimée soit elle, ne me paraîtra pas répondre aux lois de la critique, je préférerai l'autorité des manuscrits et des premières éditions, rarement

<sup>1</sup> Leipzig, 1814-23, 20 vol. in-8°.

<sup>2</sup> Il serait cependant injuste d'oublier dans cette énumération le Cicéron de Mr. J.-V. Le Clerc. Le but de Mr. Le Clerc n'était point de donner un nouveau texte de l'orateur romain : il ne pouvait que choisir parmi ceux qui l'avaient précédé et il l'a fait souvent avec bonheur. De plus, une bonne traduction, surtout dans une langue aussi précise que la langue française, vaut quelquefois beaucoup mieux que les discussions les plus savantes sur tel ou tel passage, et c'est là surtout le mérite du Cicéron de Mr. Le Clerc. Orelli le reconnaissait lui-même : car quelle que soit la *dureté* de la langue française comme langue de traduction, il la mettait même en cela au-dessus de l'allemand, parce qu'elle ne permet guère d'échappatoire : on saisit le sens ou on ne le saisit pas. En allemand vous pouvez rester dans un demi-jour plus ou moins satisfaisant, mais celui qui vous consulte n'en est guère plus avancé.

les conjectures des autres, le plus rarement possible les miennes.

III. Ainsi je veux que mon édition se rapproche le plus possible des manuscrits et des anciennes éditions publiées sur les manuscrits.

IV. Je ferai connaître toutes les variantes des grandes éditions : j'y réunirai les *leçons* que je ne suivrai pas dans les éditions particulières que je prendrai pour base de ma révision.

V. Je choisirai parmi les autres *leçons* et les autres conjectures, celles qui se recommandent par leur probabilité, leur justesse, celles qui ont excité quelque discussion, qui ont fait arriver à des corrections certaines ou probables, ou qu'ont approuvées de bons juges.

VI. Si j'obtiens ce résultat, le texte des œuvres de Cicéron, tel que je me propose de le publier, pourra désormais servir de fondement à une étude et à une critique certaines. — Mais alors une nouvelle carrière va s'ouvrir à mon activité. Une fois ce texte fixé avec les secours dont je puis disposer, il s'agit de le revoir de nouveau sur tous les manuscrits qui existent, sur ceux du moins qui ont quelque valeur. En effet, c'est le petit nombre seulement que l'on a collationné et le plus souvent d'une manière superficielle. Les autres, et peut-être les meilleurs, sont encore à peu près inconnus<sup>1</sup>. — Une fois ce travail achevé, il faudra le reprendre sur les éditions du quinzième et du seizième siècle, établir autant que faire se pourra la filia-

<sup>1</sup> C'est ainsi que l'auteur de cette Etude a communiqué à Orelli la collation d'un manuscrit du *de Oratore* qui se trouve à la bibliothèque de la ville d'Avranches, et qui date du dixième ou du onzième siècle. C'est maintenant le plus ancien de tous ceux que l'on connaît de ce traité. (Cf. la Préf. Ed. II.)

tion des manuscrits et des éditions, et fouiller enfin toutes les archives littéraires où dorment sans aucun doute de nombreuses notices relatives à Cicéron.—Lorsque tous ces matériaux auront été réunis, la critique générale du texte sera désormais possible, et ce sera la gloire d'un nouvel éditeur.

Tel est le plan qu'Orelli s'était tracé, et l'assentiment unanime qui accueillit son édition dans l'Europe savante, et la facilité avec laquelle son nouveau texte se substitua partout à l'ancien (sauf peut-être en Angleterre où, dans les études classiques, on tient toujours à ce qui a pour soi la consécration du temps, et où le texte d'Ernesti<sup>1</sup> le dispute encore à celui d'Orelli) prouve, sans qu'il soit nécessaire d'y insister plus longtemps, qu'Orelli avait exécuté son œuvre avec le degré de perfection que lui permettaient les secours d'abord restreints dont il pouvait disposer. Les deux premiers volumes qui parurent en 1826 et qui contiennent, le premier, la *Rhétorique*, et le second (en deux parties) les *Discours*, tenaient peut-être plus encore qu'ils ne promettaient; car, quoiqu'Orelli eût bien déclaré d'avance qu'il ne donnerait rien à l'interprétation, la discussion des variantes, et la nécessité de se justifier à lui-même le sens qu'il adoptait, l'entraînèrent heureusement au delà des bornes prescrites, et plusieurs excellents fragments de critique firent passer sur l'aridité générale de ce travail.

Le quatrième volume, qui contient les *ouvrages philosophiques* (deux parties), parut en 1828; et telle était, pour Orelli, la nécessité d'arriver au mieux possible, que l'on peut y remarquer déjà d'importantes modifications dans le plan général. Il avait en effet bien vite reconnu que les *livres* auxquels il donnait peut-être, dans le principe, trop

<sup>1</sup> En France on suivait aveuglément celui de l'abbé d'Olivet.

d'autorité, n'en avaient qu'une médiocre et qu'il fallait, *volens nolens*, recourir aux manuscrits. Or, ces précieux auxiliaires, dispersés aux quatre coins de l'Europe, n'étaient guère abordables au modeste professeur de Zurich, et ce n'est pas à sa république qu'il pouvait demander un appui que l'on ne trouve pas toujours dans les monarchies. Cependant le succès de ses premiers volumes et la scrupuleuse conscience avec laquelle il accomplissait l'œuvre qu'il s'était imposée lui ouvrirent un accès facile dans quelques grandes bibliothèques, et c'est ainsi qu'il obtint, par l'intervention de Mr. Hase, dont tous ceux qui cultivent les lettres anciennes connaissent le zèle infatigable et l'inépuisable science, la collation de quelques excellents manuscrits de la bibliothèque nationale qui lui avaient manqué jusqu'alors <sup>1</sup>. Grâce à ce précieux secours, le texte des *Tusculanes* devint en une foule de passages bien plus *cicéronien*, et çà et là bien plus intelligible. Les manuscrits de Berne et de Bâle fournirent leur contingent aux traités de la Vieillesse, de l'Amitié et des Offices. Orelli se rapprochait ainsi peu à peu du projet qu'il avait formé de donner, non plus un Cicéron où règneraient encore les erreurs de ceux qui l'avaient précédé, mais un Cicéron dont le texte serait fondé sur les bases *diplomatiques*.

Le troisième volume (deux parties), qui parut de 1829 à 1831, et qui contient les *Lettres*, lui permit par sa nature d'atteindre à peu près à son idéal. Orelli le fit en effet précéder d'une savante et spirituelle dissertation pour démontrer que les manuscrits du recueil connu sous le nom de *Lettres familières* (XVI livres) dérivent tous, sans exception et quelque nombreux qu'ils soient, d'un manu-

<sup>1</sup> Ces manuscrits furent collationnés par Mr. J.-B. de Xivrey, aujourd'hui membre de l'Académie des Inscriptions.

scrit du onzième siècle conservé à Florence. A notre sens la dialectique et les preuves à l'appui de cette thèse sont péremptoires, et quelque singulier que cela paraisse, il est impossible de ne pas adopter cette unique origine qui, du reste, n'est pas fort rare dans les auteurs anciens. Cette assertion une fois prouvée, il ne restait plus qu'à remonter à la source, c'est-à-dire au manuscrit de Florence, et poser en principe que toutes les leçons qui s'en écarteraient n'étaient et ne pouvaient être que des conjectures, ingénieuses, si l'on veut, mais enfin des conjectures. La théorie d'Orelli qui, du reste, était celle de Politien et de Vettori (Victorius) fut vivement attaquée; elle a toutefois prévalu, et désormais elle semble hors de toute discussion<sup>1</sup>. Ce n'est donc que par acquit de conscience que nous ajoutons que le texte d'Orelli est tout entier fondé sur ce précieux manuscrit de Florence, et qu'il ne s'en écarte que lorsqu'il est évidemment corrompu.

Comme on le voit, un simple accident aurait suffi pour nous faire perdre à toujours cet admirable recueil où l'histoire de la décadence romaine s'éclaire et s'explique de tant de lueurs inattendues, et, chose étrange, l'histoire de la seconde collection, connue sous le nom de *Lettres à Atticus* est à peu près la même<sup>2</sup>. En effet, il est certain qu'il existait en France, au seizième siècle, deux ou trois manuscrits de ce recueil : quelques éditeurs de cette époque les ont évidemment connus, mais ces manuscrits ont

<sup>1</sup> Surtout depuis la seconde édition du Cicéron dans laquelle Orelli, par de nouvelles recherches, a confirmé les résultats de sa première dissertation.

<sup>2</sup> C'est probablement à cette cause d'un manuscrit unique qu'il faut attribuer la perte de toutes les lettres écrites par Cicéron avant l'âge de quarante ans.

disparu depuis lors. Tous les autres, sans aucune exception, dérivent d'une copie assez imparfaite, attribuée, peut-être à tort, à Pétrarque, et qui se conserve également à Florence, à côté du manuscrit des Lettres familières. On ignore si l'original existe encore; quant aux vicissitudes éprouvées par la copie, les raconter serait recommencer l'Odyssée. Ce qu'il y a de plus triste dans tous ces détails, c'est qu'il n'aurait fallu qu'un pillage, comme il n'en manquait pas au seizième siècle, ou l'incendie d'une bibliothèque, ce qui n'était pas non plus fort rare, pour que ces deux trésors inappréciables partageassent la fortune des livres perdus de Tite-Live et de Tacite. Pour en revenir à Orelli, on comprend comment il devait avant tout chercher à établir, autant que faire se pouvait, le texte des *Lettres à Atticus sur la famille française*, en le corrigeant dans les endroits incertains à l'aide de la copie de Pétrarque, dont il possédait une collation assez exacte.

Tel fut le Cicéron d'Orelli. Il l'avait préparé avec cette *ferveur* qui lui permettait de passer les jours et les nuits au travail sans être jamais lassé, et il le publia dans l'espace de six ans : si quelque autre philologue y eût consacré sa vie entière, peut-être n'aurait-on pas trouvé ce temps exagéré. De plus, dans cet espace de six ans, et quelque absorbé que fût Orelli par sa grande publication, il trouva cependant quelques bonnes heures libres qu'il consacra à se *distraindre* par de nouveaux ouvrages. Nous les reprendrons plus tard; nous suspendons encore l'ordre des dates, car il nous semble préférable de continuer ce sujet pour épuiser ce qu'il nous reste à dire sur les travaux cicéroniens du professeur de Zurich.

Malgré son prix assez élevé, l'édition d'Orelli se vendit rapidement, et lui-même toujours emporté vers une perfec-

tion, peut-être imaginaire, se résolut, malgré les travaux sans nombre auxquels il allait de nouveau se condamner, à modifier complètement son premier plan et à tenter le second. Il consistait, comme nous l'avons dit, à rétablir exclusivement le texte de l'orateur romain, non plus sur les livres imprimés, mais sur les manuscrits ou les éditions qui les représentent. Cependant les années avaient blanchi sa tête <sup>1</sup>, sa santé jadis si robuste n'avait pu toujours résister à ses excès de travail, et la perte d'un jeune fils <sup>2</sup> sur lequel reposaient toutes ses espérances, était venue porter le découragement dans cette âme d'une vigueur antique. Il résolut donc de s'associer un collaborateur : il l'avait à ses côtés, éprouvé déjà par de nombreux travaux, dans le plus distingué de ses nombreux élèves, Mr. G. Baiter, professeur depuis 1833 à l'université et au gymnase de Zurich <sup>3</sup>. Les

<sup>1</sup> Orelli avait 58 ans lors de la publication des 1<sup>er</sup> et 3<sup>me</sup> volumes de sa seconde édition du Cicéron. Nous devons cependant faire observer que les *Lettres* (3<sup>me</sup> vol.) étaient imprimées en 1841 ; mais le libraire ne voulut les faire paraître qu'avec la *Rhétorique* (1<sup>er</sup> vol.) De plus, MM. Orelli et Baiter avaient déjà en 1833 discuté et arrêté le plan de leur nouvelle édition, comme le prouve le premier programme de l'université de Zurich (1833). Cependant ils le modifièrent depuis lors, et trouvèrent bon d'abandonner le système orthographique de Mr. Wunder auquel ils s'étaient ralliés. Ce savant philologue avait, surtout dans son édition du discours pour Plancius (Leipzig, 1830, in-4°), cherché à se rapprocher de l'orthographe qu'il présumait avoir été en usage du temps de Cicéron : mais elle avait un tel caractère d'étrangeté que MM. Orelli et Baiter durent céder devant les réclamations universelles.

<sup>2</sup> En 1836, à l'âge de onze ans.

<sup>3</sup> Mr. Baiter, comme nous le dirons plus bas, avait, avec Orelli, partagé la tâche de terminer les volumes supplémentaires du Cicéron.

deux amis se mirent donc à l'œuvre, en se disant sans doute avec le Diomède d'Homère :

ξύν τε δὴ ἔρχομένω καί τε πρὸ ὃ τοῦ ἐνόησεν  
ὑππῶς κέρδος ἔη.....<sup>1</sup>

et le premier volume (Rhétorique) et le troisième (Lettres) de leur nouvelle publication parurent en 1845. — Si la première édition établissait le texte de Cicéron sur les livres, celle-ci ne s'en inquiète guère, quoique les principes fondamentaux de la critique cicéronienne y soient cependant les mêmes. C'est ainsi que les ouvrages de Rhétorique sont revus sur plus de vingt-cinq manuscrits de Suisse, de France et d'Allemagne, tandis qu'il n'était guère question de tout cet appareil dans la première édition. Il en résulte que ces deux éditions ont l'une et l'autre leur intérêt particulier, et que ceux qui cultivent ces études ne doivent pas craindre de les posséder ensemble. D'ailleurs Orelli n'aimait pas beaucoup à revenir sur ce qu'il avait écrit une fois; les notes de ces deux éditions n'ont, par suite, à peu près aucun rapport, et cependant la première renferme un grand nombre de remarques dont on pourra toujours faire son profit. Cette observation s'applique essentiellement à la Rhétorique; car Orelli, loin d'abandonner sa thèse sur l'origine des Lettres<sup>2</sup>, la défendit, au contraire, par de nouveaux arguments. Le texte de ce recueil, sauf quelques modifications inévitables et surtout de très-nombreux retranchements dans les notes, nécessités par son nouveau plan, est donc resté généralement le même<sup>3</sup>. Que la mort d'Orelli,

<sup>1</sup> Homère, Iliade X, 124. « Deux hommes marchant ensemble, l'un, au défaut de l'autre, aperçoit ce qui vaut le mieux. »

<sup>2</sup> Voyez page 264.

<sup>3</sup> Ces retranchements ont réduit le nombre des volumes : la nouvelle édition renferme, en deux volumes, ce qui en contenait trois dans la première.

de celui que l'on pouvait regarder comme l'âme de ce nouveau travail, s'il n'en était plus le bras, n'interrompe pas cette belle publication, et puisse Mr. le prof. Baiter donner bientôt aux amis des lettres latines les deux volumes (*Discours et Philosophie*) qu'ils attendent avec impatience <sup>1</sup>.

Mais quelle que fût l'importance de son édition, Orelli ne crut pas avoir assez fait pour le renom de l'orateur romain, et de nouvelles publications, destinées à faire pénétrer plus avant ses lecteurs dans l'intelligence de sa pensée et de son style, se succédèrent rapidement. C'était les chapelles autour du temple de la divinité. Orelli avait réuni une foule de matériaux qui ne pouvaient entrer dans le plan de sa grande édition; il ne voulut pas en priver les éditeurs ou les lecteurs à venir, et prit pour objet principal de ses recherches les *Discours*, où les questions historiques et juridiques réclameront toujours un commentaire. Il estimait surtout celui de Garatoni : ce savant italien avait entrepris, vers la fin du siècle dernier, une nouvelle édition de Cicéron <sup>2</sup>

<sup>1</sup> Nous croyons savoir que le volume des *Discours* est sous presse, et qu'il sera bientôt publié avec la collaboration de MM. Halm et Jordan, dont les travaux sur Cicéron sont justement appréciés. Nous pouvons même ajouter, sans indiscretion, que le texte de ces deux derniers volumes devra beaucoup à la collation des précieux manuscrits que Mr. le prof. Baiter, sur l'intercession du Conseil d'Etat de Zurich, a obtenus de la bibliothèque de Bruxelles et de son savant bibliothécaire, Mr. le baron de Reiffenberg. Les gouvernements s'honorent en sachant ainsi rapprocher les distances entre ceux qui se sont voués à la culture des lettres.

<sup>2</sup> Naples, 1777—87. Elle devait avoir trente-six volumes gr. in-8°; dix-huit seulement ont paru; de plus, Garatoni n'est pour rien dans les ouvrages de Rhétorique, le de *Officiis*, et les *Lettres familières*. Du reste, les recherches inédites de Garatoni ne seront pas perdues pour la science, puisque Mr. Halm en pos-

que les circonstances les plus malheureuses, mais dont on ne trouve que trop d'exemples en Italie, ne lui permirent pas d'achever. Orelli réimprima donc les notes de Garatoni sur les Discours pour Plancius et pour Milon <sup>1</sup>, et publia lui-même d'excellents commentaires sur les Discours pour Cœlius Rufus, pour Sestius et contre Verrès (de Suppliciis) : il y joignit les Tusculanes, les Académiques, le *de Legibus*, et les petits traités de Rhétorique (nous ne parlons que de ceux qui sont annotés) qu'il destinait surtout aux jeunes gens qui fréquentent les classes supérieures des gymnases et les cours philologiques des universités. A ce sujet, Orelli aime à revenir sur ce que devraient être ces éditions et à développer le plan qu'il a suivi. Pour lui, tout se résume dans cet axiome : *Medio tutissimus ibis*, et s'il blâme les textes *nus*, il ne veut pas non plus que l'on accable l'élève sous une avalanche de notes où, comme on l'a dit assez plaisamment, une ligne de texte a grand'peine à surnager au sommet de la page. Il se soucie peu des discussions de variantes, si elles n'ont une véritable importance, et encore moins de ces sottises grammaticales que l'on pille çà et là dans toutes les syntaxes depuis Vossius, ou que l'on invente laborieusement pour le désespoir des enfants <sup>2</sup>. Il veut que le maître ou le livre laisse voir distinctement l'auteur que l'élève explique, et

sède une copie. Voyez : *Gelehrte Anzeigen der Bayer. Acad.* 1848, p. 285 seq.

<sup>1</sup> Ces deux discours, publiés en 1825, furent en quelque sorte le *prospectus* de la nouvelle édition de Cicéron.

<sup>2</sup> Voyez surtout la préface des discours pour Cœlius Rufus et pour Sestius. .... « *nugæ inauditæ, vel ab ipso interprete sæpe delirante laboriose excogitatæ, vel compluribus ex artibus grammaticis temere exscriptæ et sæpe mirandum in modum ex omnibus his confusæ.* » Præf., p. viii.

que son attention soit excitée, mais non perpétuellement détournée du premier but de son travail. Orelli, cependant, y mettait pour les éditeurs une exception où nous le reconnaissons tout entier. Il affirmait, avec assez de raison, qu'il n'était pas d'homme instruit qui n'eût à dire, à propos du texte qu'il faisait réimprimer, quelque chose d'un peu nouveau : on a ses propres conjectures, la collation d'un manuscrit ou d'une vieille édition, des notes inédites d'un maître instruit, des extraits de livres peu connus se rapportant au sujet ou à l'auteur dont on s'occupe.... Pourquoi donc les éditeurs d'un si grand nombre de livres destinés aux études classiques n'ont-ils presque jamais profité de ces occasions si naturelles pour sauver du naufrage quelque parcelle de la science ? Qu'importe, en effet, cinq à six pages de plus ou de moins ? Ces pages, sans doute, ne s'adresseront qu'à de rares adeptes ; mais elles pourront avoir pour eux un vif intérêt, et Orelli lui-même a donné plusieurs fois l'exemple de cet excellent précepte (il aimait, en général, à faire le premier ce qu'il conseillait). C'est dans ce but que, dans tous ses livres destinés aux écoles, il place en un lieu distinct les variantes des manuscrits qu'il a consultés ; que dans son édition des Académiques il fait entrer les réfutations des Pères de l'Eglise ou les développements des philosophes du seizième siècle<sup>1</sup>, et dans ses Tusculanes les notes recueillies au cours du célèbre F.-A. Wolf.

Enfin (car nous touchons au terme de cette longue énumération), le succès lui venant en aide, Orelli résolut de compléter son œuvre cicéronienne par une série de publi-

<sup>1</sup> Le traité, par exemple, de la jeunesse de St.-Augustin, *Ad-versus Academicos libri III*, heureuse imitation de la manière de Cicéron, mais où la doctrine de la vraisemblance est vigoureusement attaquée ; et celui de Pierre de Valentia, philosophe espa-

cations indépendantes les unes des autres, mais réunies par le plan et le format à sa grande édition. Ces publications devaient renfermer tout ce qui, abstraction faite d'un commentaire, pouvait jeter quelque lumière sur le texte ou l'histoire de Cicéron et de ses contemporains. C'est alors que Mr. Baiter vint apporter à Orelli le concours de sa jeunesse et de son érudition, et que parurent les Scholiastes anciens sur lesquels les recherches d'A. Maï appelaient alors l'attention des savants. C. Marius Victorinus, Julius Victor, Boëce<sup>1</sup>, Asconius Pedianus<sup>2</sup> dont les introductions et les scholies sont si nécessaires à l'intelligence des discours de Cicéron (nous ne citons que les grammairiens les plus importants) entrèrent dès lors dans le domaine public. Mais le couronnement de ces travaux fut le recueil auquel MM. Orelli et Baiter donnèrent le nom d'*Onomasticon Tullianum*, et qui forme les sixième, septième et huitième volumes de leur édition.

gnol (1554—1620), intitulé : *Academica sive de Judicio erga Verum* qui, suivant l'abbé d'Olivet, est le seul qui ait réellement compris les Académiques de Cicéron. « L'édition princeps de cet ouvrage (Anvers, 1596), avait été reproduite par Cerdano y Rico dans ses *Clarorum Hispanorum Opuscula selecta et rariora* ; Madrid, 1781 ; mais cette réimpression, aussi rare que l'original, resta inconnue à Mr. d'Orelli, qui se contenta de compléter quelquefois, dans sa reproduction de l'édit. princeps, l'indication des sources auxquelles le savant espagnol avait déjà renvoyé. » (Note de Mr. de Sinner.)

Du reste le livre de Valentia se trouve également réimprimé dans le troisième volume du Cicéron d'Olivet, et dans les traductions des Académiques de Durand (Londres, 1741), et de Castillon (Berlin, 1779).

<sup>1</sup> Publié par Mr. Baiter.

<sup>2</sup> Publié par le même éditeur. Ces scholiastes forment le 5<sup>me</sup> volume (deux parties) de la collection.

Une simple énumération suffira plus que tous les éloges pour en faire comprendre l'importance. Le premier volume de l'*Onomasticon* contient l'histoire *annale* de Cicéron, un calendrier jour par jour pour ses lettres, et une *bibliothèque* cicéronienne où sont cataloguées toutes les éditions générales et particulières des œuvres de l'orateur romain avec leur appréciation philologique ou littéraire <sup>1</sup>. Le second volume (septième de la collection) renferme l'*Onomasticon* spécial de Cicéron, de Varron, de César, de Saluste et des scholiastes, c'est-à-dire le recueil de tous les noms propres, de quelque nature qu'ils soient, qu'ont cités ces auteurs, avec la phrase ou la pensée complète dans laquelle ils se trouvent encadrés. Quelque modeste que soit cette forme alphabétique, cet *Onomasticon* est universellement reconnu pour l'un des recueils les plus importants qui existent sur l'histoire politique, littéraire et philosophique des derniers temps de la république romaine. Il présente, en effet, réunies une foule de notices originales que la patience et l'exactitude minutienses des deux éditeurs, jointes à une longue habitude de Cicéron et à une connaissance parfaite de l'histoire, pouvaient seuls rassembler. Aussi ce livre a-t-il rapidement conquis son rang, et son autorité est partout invoquée. Le troisième volume est peut-être moins utile, mais il offre cependant encore un grand intérêt. On y trouve un dictionnaire des mots et des phrases grecques cités par Cicéron mis en ordre par Mr. Baiter; — un *index* des lois romaines, composé par le même éditeur, avec les développements nécessaires à l'explication de ces lois, dont la

<sup>1</sup> Cette *bibliothèque* est complétée dans le VIII<sup>m</sup>e volume par de nombreuses additions de Mr. Bardili, un des bibliographes les plus érudits de l'Allemagne.

connaissance est indispensable à l'intelligence exacte des discours de Cicéron ; — un *index* des formules du droit romain ; — la liste chronologique des Lettres ; — enfin , les *Fastes consulaires* de la république et de l'empire , revus , corrigés , et mis en ordre par Mr. Baiter. Ces *Fastes* vont depuis Brutus et Collatin jusqu'à la mort de Justinien (565) , et cet excellent travail doit épargner désormais de fastidieuses recherches dans des livres trop souvent inaccessibles aux chronologistes comme aux jurisconsultes.

Tel est l'ensemble de cette belle édition qui restera , quels que soient désormais les progrès de la science , le premier et le plus grand titre de gloire d'Orelli et , avec lui , de son habile collaborateur , Mr. le professeur Baiter. Enumérer simplement et sans phrases les différentes parties dont elle se compose , c'est , ce nous semble , l'avoir suffisamment louée. Il est des œuvres auxquelles l'éclat d'une renommée d'emprunt acquiert une vogue d'un moment ; il en est d'autres qui se recommandent par elles-mêmes et qui se fraient une route toujours plus large , lorsque la conscience la plus scrupuleuse et un mérite éminent ont présidé à leur formation : tel est le Cicéron d'Orelli. Avant de le quitter , n'oublions pas cependant l'aide efficace qu'Orelli trouva dans son frère Conrad pour la correction des premiers volumes , et les nombreuses communications qu'il dut à Léonard Usteri , jeune professeur de l'université de Berne , mort à l'âge de trente-quatre ans (1833) , au moment où il se conquérait une place éminente dans l'étude de l'antiquité <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On doit à Usteri les notes (avec de nombreuses additions) , de F.-A. Wolf , sur les quatre premiers chants de l'Iliade , Berne , 1830 , deux petits volumes in-8<sup>o</sup> , et une excellente édition de la *Consolation à Apollonius* de Plutarque , Zurich , 1830 , in-8<sup>o</sup> . Il n'était pas moins distingué dans les sciences théologiques.

Au premier abord, il semble qu'Orelli devait être complètement absorbé par cette vaste publication, et que nul autre projet ne pouvait le préoccuper. Ce serait bien mal connaître cette espèce de fièvre de travail qui le dévorait, et qui, sans relâche, l'engageait dans des recherches toujours nouvelles. Ainsi, au même moment où ses libraires annonçaient le quatrième volume (deux parties) de ses œuvres de Cicéron, ils imprimaient sa *Collection des Inscriptions latines*, dont le succès fut presque aussi grand. Son plan était de mettre à la portée des philologues, des antiquaires et des historiens une collection de pièces originales dispersées jusqu'alors dans une foule d'ouvrages, parmi lesquels ceux qui passaient pour complets étaient d'un prix exorbitant. Un obstacle cependant semblait devoir l'arrêter. La science des Inscriptions réclame des connaissances toutes spéciales; et, comme celle des médailles, elle a jusqu'à présent presque toujours absorbé les savants qui l'ont cultivée. Orelli semblait donc assez mal préparé par ses études antérieures, à cette tâche considérable de transcrire, de soumettre aux lois de la critique et d'expliquer les plus importants de ces monuments<sup>1</sup>; peut-être même ne l'aurait-il pas entreprise s'il n'eût eu à sa disposition des matériaux excellents qui devinrent la base de sa collection. On sait que la science épigraphique a fait, il y a près d'un siècle, de rapides progrès en Italie sous l'influence de quelques hommes remarquables, tels

<sup>1</sup> Sa collection en contient plus de 5,000, choisis parmi les plus remarquables. On estime que le nombre total des Inscriptions latines connues est à peu près de 45,000. Mr. le professeur Vaucher (*Bibl. Univ.*, tome XLV, p. 128) a retracé l'histoire de l'Épigraphique en annonçant la collection d'Orelli.

que le cardinal Quirini, Ed. Corsini, A.-J. Gori, Foggini, S. Maffei, J. Lami, L.-A. Muratori, P.-M. Paciaudi, le prince de Torremuzza, pour ne citer que les plus célèbres : à cet exemple, le goût de ces études se ranima dans les pays voisins ; et les Italiens trouvèrent en France un rival redoutable dans le président Séguier, qui rassemblait à grands frais dans sa bibliothèque de Nîmes les matériaux les plus précieux. La Suisse prit part à ce mouvement, et Hagenbuch, à Zurich <sup>1</sup>, aidé de son gendre Steinbrüchel, compta bientôt dans la science. Hagenbuch se fit non-seulement connaître par d'excellentes dissertations <sup>2</sup>, mais encore il réunit et annota tous les ouvrages alors connus sur l'art épigraphique : à sa mort, ses remarques et ses papiers, formant un ensemble de cinquante-sept volumes [de différents formats, passèrent avec ses livres à la bibliothèque de Zurich, et ce fut dans cette immense collection qu'Orelli trouva les éléments de celle qu'il méditait. Il fallait cependant compléter l'œuvre de Hagenbuch ; dans ce but il reprit la science au point où son prédécesseur l'avait laissée, et compulsa et mit en œuvre les innombrables publications, ouvrages spéciaux, dissertations, voyages, descriptions de musées, journaux, etc., qui ont vu le jour depuis soixante et dix ans. Quant à son livre en lui-même, il désirait avant tout, comme il le déclare déjà sur le titre <sup>3</sup>, le faire servir à l'étude de l'anti-

<sup>1</sup> Mort en 1763, à l'âge de 63 ans.

<sup>2</sup> 1<sup>o</sup> De Græcis marmoribus quibusdam metricis diatriba. Tiguri, 1744, in-8<sup>o</sup>. 2<sup>o</sup> Epistolæ Epigraphicæ. Ibid., 1747, in-4<sup>o</sup>. 3<sup>o</sup> De Diptycho Brixiano Boëthii Cos. Epistola Epigraphica. Ibid., 1749, in-folio.

<sup>3</sup> Inscriptionum Collectio..... ad illustrandam Romanæ antiquitatis disciplinam accommodata.

quité romaine : il n'admit dans ce but que les inscriptions auxquelles on pourrait donner le nom d'*historiques*, se contentant pour les autres de quelques échantillons. Ce plan détermina sa classification : il la voulut scientifique, et bien certainement elle est ingénieuse : mais elle serait fort incommode si on l'adaptait à un classement général des inscriptions connues. Orelli commence par réunir les pierres qui ont pour objet Rome, l'Italie et les autres provinces ; il y joint ensuite celles qui, depuis Romulus jusqu'à Théodoric, ont un intérêt historique ou littéraire, en ce qu'elles nous ont transmis les noms des hommes politiques ou ceux des orateurs, des poètes, des historiens, etc. ; viennent ensuite celles qui consacrent des dieux romains ou barbares, qui rappellent quelque cérémonie du culte, etc. Il faut se borner, car cette énumération serait longue et nous mènerait bien loin. Elle a pu se prêter sans doute au classement de cinq mille inscriptions, surtout lorsque l'éditeur était le maître de son choix : elle est de plus en certaines parties fort intéressante, car elle permet d'étudier chronologiquement une foule de notices d'autant plus curieuses qu'elles sont authentiques ; mais il est certain qu'elle introduirait dans de vastes collections une grande confusion ou des répétitions multipliées, car il est rare que les inscriptions un peu développées puissent s'attribuer à une seule classe à l'exclusion des autres.

La collection d'Orelli nous semble avoir un second défaut. Si les Italiens excellent surtout dans cette branche de l'antiquité, c'est qu'ils ont de perpétuelles occasions d'étudier les inscriptions *sur le vif* et de les contrôler les unes par les autres. Cette expérience manquait à Orelli qui ne travaillait à Zurich que sur les livres. Sa critique, si sûre

ailleurs, était ici bien souvent incertaine, car les sources authentiques lui faisaient presque toujours défaut, et lorsqu'il se trouvait en présence de plusieurs variantes (ce qui est le cas fréquent dans les inscriptions), il n'avait, pour se guider, que le degré de foi qu'il pouvait ajouter à ses autorités. Or il faut un peu plus dans la science épigraphique, et pour s'en convaincre, il suffit de comparer les inscriptions complètes de l'Helvétie qu'il a publiées trois fois<sup>1</sup>, et l'on reconnaîtra combien la dernière édition, qui n'est pas toujours parfaitement exacte, diffère de la première. Ceci, hâtons-nous de le dire, n'est pas un reproche : c'est un accident inévitable dans les travaux de cette nature où le plus habile éditeur est souvent trompé par l'inattention ou les mauvais yeux du copiste. D'ailleurs le service rendu à la science compense bien et au delà ces inexactitudes, car, en ouvrant à tous l'étude des inscriptions, Orelli a répandu de plus en plus le goût des recherches épigraphiques, en a fait connaître les règles, et a permis aux savants de l'Europe entière de corriger

<sup>1</sup> D'abord en 1826 sous forme de programme et comme spécimen de sa collection; puis en 1828 dans sa collection; puis en 1834 dans les Mémoires de la Société des antiquaires de Zurich. Voici un exemple de cet inextricable embarras que nous pouvons citer, parce qu'il concerne un ancien nom historique de notre pays. Les manuscrits de César (B. G., I, 27) donnent le nom, les uns de *pagus Verbigenus*, les autres de *pagus Urbigenus* à l'un des quatre grands cantons de l'Helvétie. Pour quelle orthographe se décider? Dans ce cas, les inscriptions font foi. A Soleure, il en est une qui débute, au dire de deux témoins, par GENIO VRBIG., et, au dire de deux autres, par G. VERBIG. Quelle autorité suivra le malheureux éditeur? (Orelli, Corpus Inscript., I. p. 127.)

sûrement ou de compléter les textes qu'il donnait : toutes choses qui ne se pouvaient plus guère avec les immenses et inabordables trésors de Gruter, de Grævius, de Gronovius, etc., qui, réunis, forment une vingtaine de volumes grand in-folio.

C'est ainsi qu'Orelli jetait modestement les premières bases qui devaient recevoir un édifice bien plus considérable. Il appelait de tous ses vœux le moment où les inscriptions latines, réunies *diplomatiquement* sur tous les points de l'Europe, feraient reprendre à la science épigraphique le rang élevé qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Mais ici les efforts d'un seul homme devenaient impuissants. Le gouvernement français, sous l'impulsion de la vaste et lumineuse intelligence de Mr. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, en prit enfin l'initiative : une commission, formée de savants dont les noms font autorité dans l'étude de l'antiquité, allait se mettre à l'œuvre, l'Europe fournissait déjà à cette noble entreprise son contingent d'hommes dévoués à la science, et les Didot préparaient leurs presses rivales de celles des Estienne..... Hélas ! ce projet, comme tant d'autres, est venu échouer contre nous ne savons quels écueils, et le *Corpus Inscriptionum Latinarum* est renvoyé maintenant à un avenir singulièrement incertain <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce plan avait été surtout conçu dans un esprit de glorieuse rivalité avec l'Académie de Berlin, sous les auspices de laquelle MM. Bœckh et Franz publient le célèbre *Corpus Inscriptionum Græcarum*. (Voyez *Egger*, Projets et Rapports relatifs à la publication d'un recueil général d'épigraphie latine. Paris, 1844 ; 35 pages grand in-8°).

## IV

Ce fut au milieu de ces travaux que la révolution de 1830 surprit Orelli. On sait quels troubles elle causa dans toute la Suisse, et les émeutes ou les changements dont elle fut la cause première. Zurich subit comme les autres cantons le baptême populaire, et l'aristocratie de la ville dut abdiquer ses pouvoirs. Orelli, que nous verrons bientôt marcher aux avant-postes du radicalisme, n'était pas encore convaincu de l'efficacité des révolutions ; il croyait le progrès possible en laissant aux institutions le temps de se consolider, et son ardent patriotisme n'était pas enthousiaste de ces idées nouvelles que la Suisse cherchait à l'étranger. Il appelait, au contraire, de tous ses vœux le développement de son pays par ses forces à lui, et ne voyait pas sans inquiétude que la Suisse eût besoin pour cela de voisins dont elle avait de bonnes raisons de se méfier. Mais il redoutait surtout cette barbarie qu'apportaient avec eux les flots populaires, et cette substitution de la force brutale à la puissance de la discussion et de la libre manifestation des opinions politiques. Telles étaient les idées qu'il défendait avec ses amis Hottinguer et Ferdinand Meyer dans l'*Ami de la Patrie* (Vaterlandsfreund), journal qu'ils rédigeaient en commun. On remarqua sa polémique contre le *Républicain*, qui servait d'organe aux radicaux, et surtout contre son rédacteur, Mr. Ed. Sulzer, aujourd'hui conseiller d'Etat.

Orelli, toutefois, apportait dans cette lutte plus de violence que de conviction : ses études antérieures et ses goûts retirés l'avaient mal préparé aux discussions politiques, et les radicaux qui voulaient faire passer dans leur camp un

homme dont le nom était européen, n'eurent pas de peine à trouver le défaut de sa cuirasse. Nous avons vu qu'Orelli, sous l'ancien gouvernement, n'avait cessé d'étaler les vices du Carolinum : à force de persévérance il avait fait adopter le principe de sa réorganisation, et un comité où il siégeait venait d'élaborer à la suite de nombreuses discussions un plan d'instruction secondaire et supérieure qui répondait aux progrès et aux nécessités de la Suisse et de notre époque. Or, la révolution de 1830 ajournait indéfiniment l'exécution de ce projet. Les radicaux, de leur côté, demandaient plus encore qu'Orelli : ils voulaient une université à l'instar de celles d'Allemagne, et ils se faisaient forts de l'élever à la hauteur de Heidelberg ou de Halle. Ce nouveau plan flattait trop vivement les espérances d'Orelli pour qu'il eût la force de résister à cette séduisante image : sa défaite fut achevée par Mr. Louis Snell, avec lequel il venait d'entrer en relation intime. Mr. Snell était déjà l'apôtre du radicalisme dans la Suisse allemande<sup>1</sup>, et il exerça bientôt sur l'excellent Orelli la même influence extraordinaire qu'il avait prise sur plusieurs autres hommes éminents de la même période. Mr. Snell fit briller à ses yeux le mirage d'une université zuricoise, qui devait tôt ou tard se changer en université fédérale, et dès ce moment Orelli s'avoua converti.

Hâtons-nous cependant de dire que si Orelli était radi-

<sup>1</sup> Si nous ne nous trompons, Mr. L. Snell est originaire du duché de Nassau. Il est frère de Mr. Guil. Snell, professeur de droit à l'université de Berne, dont les deux gendres, MM. Niggeler et Stämpfli sont actuellement à la tête du gouvernement bernois. Mr. L. Snell était lui-même professeur d'histoire à l'université de Zurich.

cal, il ne l'était pas au moins comme nous l'entendons. Dans la Suisse allemande, et surtout dans le canton de Zurich, les noms peuvent se confondre, mais les principes sont tout différents. Le radicalisme d'Orelli serait pour nous tout simplement du libéralisme. Il attaquait, par exemple, la prépotence que la ville prétendait conserver sur la campagne dans la nomination des députés au Grand Conseil, et la division par classes, ou si l'on aime mieux par castes, si tranchée encore à Zurich : il voulait au contraire la prééminence de la bourgeoisie éclairée, industrielle et commerçante, en qui seule réside la force de l'Etat, et s'il repoussait avec énergie la suprématie de quelques familles patriciennes, il ne voyait qu'avec indignation la tyrannie populaire dont Zurich était menacé. A coup sûr il serait facile de s'accommoder de ce radicalisme-là, si radicalisme il y a ; n'oublions pas surtout que les progrès que nous avons faits depuis 1815 étaient à peu près inconnus de certains cantons allemands, et que ceux-ci en étaient, en juillet 1830, où nous-mêmes nous en étions en 89<sup>1</sup>. Comme on le voit, ces cantons sont en réalité d'un pas en arrière de nous ; mais à la manière dont ils marchent, il est possible qu'ils nous rejoignent bientôt.

Une fois la conversion d'Orelli accomplie, il prenait rang dans le parti qui gouvernait l'Etat, et il devint ainsi l'âme de la réorganisation des études. La réforme de l'instruction primaire fut confiée à Mr. Scherr, et aux régents qu'il formait dans son école normale. Orelli traça de son côté le plan si longtemps mûri d'un gymnase et d'une université. Leur exécution demandait cependant des sommes

<sup>1</sup> Bâle était, par exemple, *souveraine* de sa campagne comme Genève de ses mandements.

considérables que l'on trouva dans les fonds accumulés du *Stift* ou *canonicat* qui servaient depuis longues années à l'entretien des études supérieures dans le Carolinum. Ces fonds furent surtout employés à la construction de l'*Ecole cantonale* (gymnase et école industrielle), superbe édifice dont l'organisation intérieure est extrêmement remarquable, et de l'université qui fut placée, si notre mémoire ne nous trompe, dans les bâtiments bien moins somptueux d'un cloître situé au centre de Zurich. Il faut en excepter le grand hôpital cantonal, près duquel on installa la faculté de médecine qui semble attester avec l'école cantonale, non les revenus bornés d'une petite république suisse, mais les richesses et la passion pour la science d'une Athènes ou de quelque aristocratie italienne du moyen âge. Ces créations honorent le peuple qui les a voulues et elles seront la gloire de ceux qui les ont exécutées. Ajoutons enfin, à l'honneur du gouvernement de Zurich, que ce bouleversement complet de l'instruction secondaire et supérieure ne fut pas accompagné pour les professeurs de ces actes de violence et d'injustice dont quelques cantons de la Suisse ont donné depuis le scandale, et que tous les fonctionnaires, rappelés ou non dans la nouvelle organisation, furent respectés dans l'existence de leurs familles. Nous aimons à rapporter à Orelli l'hommage de ces mesures libérales qu'il appuya vivement au sein du Conseil de l'Instruction publique, dans lequel il siégeait depuis qu'il n'était plus de l'opposition.

L'université s'ouvrit en 1833. Orelli y conservait le titre de professeur extraordinaire de littérature ancienne <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> On donne ce nom, dans les universités allemandes, aux professeurs qui se sont élevés au-dessus des fonctions purement

et restait en même temps professeur de latin au gymnase, le cumul de deux places entières étant défendu par la loi. Ainsi donc le vieux Carolinum, dont Orelli nous faisait plus haut une si lugubre description <sup>1</sup>, avait enfin disparu après une existence de trois siècles, et il était remplacé par deux nouvelles institutions brillantes de jeunesse et des apparences de la vie. Le gymnase réalisa toutes les espérances, mais il n'en fut pas de même de l'université. Ses fondateurs avaient un peu trop compté sur la liberté des études en Allemagne, et trop peu sur l'opposition que les gouvernements germaniques préparaient à son développement. Quels que fussent en effet les mérites d'hommes tels que MM. Hitzig et Rettig dans la théologie, de Lœw, Keller et Bluntschli dans le droit, de Schœnlein dans la médecine, d'Oken, Orelli, Baiter, Sauppe, dans la philosophie et la littérature ancienne (nous ne parlons que des professeurs qui inaugurèrent la nouvelle université), il devenait évident que, si l'Allemagne leur était fermée, leurs étudiants ne pourraient guère se recruter que dans les cantons orientaux <sup>1</sup>. C'est ce qui arriva. L'affluence fut d'abord assez grande à Zurich <sup>2</sup>, et l'on y vit arriver un certain nombre d'étudiants qui, compromis dans les troubles politi-

gratuites de *privat docenten* et qui reçoivent un modique traitement. C'est le degré intermédiaire entre le *privat docent* et le professeur ordinaire. A Zurich, il n'y a dans la faculté de philosophie que trois professeurs ordinaires et neuf professeurs extraordinaires. Ces derniers sont tous professeurs au gymnase classique ou industriel.

<sup>1</sup> Voyez livraison de juin.

<sup>2</sup> Il faut encore tenir compte de l'université de Berne, fondée en 1834 et de celle de Bâle, qui date du quinzième siècle.

<sup>3</sup> Cent neuf étudiants en 1833, cent quatre-vingt-dix en 1836.

ques de l'Allemagne, cherchaient ailleurs une police moins ombrageuse et des lieux plus propices à leurs tentatives de rénovation. La médecine surtout et le droit qu'enseignaient deux professeurs d'un rare mérite, MM. Schœnlein <sup>1</sup> et Keller <sup>2</sup>, prirent un rapide développement. Mais ce qui devait être la fortune de l'université devint bientôt sa perte. Les gouvernements de l'Allemagne la mirent à l'interdit et le nombre de ses étudiants décrut rapidement. Aujourd'hui, si les cours que l'on désigne sous le nom assez énergique de *Brod-Collegia* <sup>3</sup>, comptent encore un certain nombre d'auditeurs, les autres ne sont plus que fort peu fréquentés; ces premiers cours eux-mêmes sont déchus de leur ancien éclat, et ce dut être pour Orelli une journée bien triste que celle où l'on abandonna, après le départ de Schœnlein, le vaste amphithéâtre de médecine pour se transporter dans celui qui l'avoisine. Attendons-nous cependant à l'avenir. Peut-être un jour l'université fédérale saura reconquérir le terrain que ne pouvait garder l'université de Zurich, tandis que la Suisse, concentrant enfin ses forces éparses, verra se réaliser le problème si lent à se résoudre de son unité intellectuelle !

<sup>1</sup> Aujourd'hui premier médecin du roi de Prusse et professeur à l'université de Berlin.

<sup>2</sup> Aujourd'hui professeur à l'université de Berlin, et l'année dernière député *conservateur* à la seconde chambre prussienne. Mr. Keller était cependant le chef du parti radical à Zurich de 1830 à 1838.

<sup>3</sup> Littéralement, les cours qui donnent du pain, ceux que l'on est forcé de suivre pour subir des examens et se faire une carrière, par opposition à ceux qui ne servent qu'au développement littéraire ou scientifique.

Orelli remplit l'intervalle de 1830 à 1833 par son *Cicéron* et quelques-unes de ses parties détachées. Il y joignit une nouvelle édition des *Fables de Phèdre* (1832), auxquelles la publication du manuscrit original, par Mr. B. de Xivrey (1830), venait de donner un nouvel intérêt<sup>1</sup>. On sait en effet que l'authenticité de ces fables, publiées en 1596 par P. Pithou, avait été plus d'une fois mise en doute par suite de la disparition des anciens manuscrits. Les gens méticuleux, surtout en Allemagne, ne les abordaient qu'avec méfiance, craignant toujours de voir surgir derrière l'affranchi d'Auguste la figure narquoise de quelque habile faussaire du seizième siècle<sup>2</sup>. L'édition de Mr. B. de Xivrey a mis fin à ces incertitudes, car le manuscrit qu'elle reproduit est du dixième siècle : d'ailleurs, si l'on doutait, c'est qu'on le voulait bien, car l'abbé Pluche<sup>3</sup> avait donné un *fac-simile* de celui qui se conservait dans une bibliothèque de Rheims, et qui périt, dit-on, dans un incendie<sup>4</sup>. Orelli réunit donc à cette

<sup>1</sup> Mr. le professeur L. Vaucher a rendu compte de cette édition dans la *Bibl. Univ.*, tome LI, p. 101 ; de plus, toutes les questions qu'ont si longtemps agitées les éditeurs de Phèdre se trouvent exposées et résolues d'une manière à la fois ingénieuse et piquante dans la notice que Mr. Fleutelot a mise en tête de sa traduction (Collection Nisard).

<sup>2</sup> Cette opinion avait de nombreux et savants partisans en Allemagne entre 1780 et 1830.

<sup>3</sup> *Spectacle de la nature*, tome VIII, p. 244.

<sup>4</sup> Il est beaucoup plus probable (B. de Xivrey, *Essais d'appréciations*, etc., tome II, p. 124) qu'il est caché quelque part dans la bibliothèque nationale où des fouilles habilement conduites le feront sans doute retrouver. C'est à Mr. Hase que l'on doit la conquête du manuscrit publié par Mr. B. de Xivrey ; nous souhaitons vivement que ce soit aussi lui qui remette en lumière le *Codex Remensis*.

*édition princeps* tous les secours, et ils étaient nombreux, dont il pouvait disposer pour épurer le texte assez corrompu de Phèdre, et il l'a reconstitué avec cette sûreté de critique que ses travaux antérieurs avaient singulièrement perfectionnée. Depuis lui, les esprits se sont ingénies sur cet agréable auteur, mais nous plaignons leurs conjectures, si quelque nouveau manuscrit vient à sortir de la poudre où il dort enseveli.

Pendant les discordes civiles agitaient la Suisse entière, et réveillaient de profondes inimitiés entre des hommes que les enseignements du passé appelaient à l'union. La dissolution de la patrie commune semblait imminente, et aux yeux du grand nombre elle allait commencer par la séparation définitive que prononça la diète entre Bâle-Ville et Bâle-Campagne (1833), et le partage des biens communs entre les vainqueurs et les vaincus. Le tribunal des arbitres consentit cependant à ce que les collections scientifiques appartenant à l'université ne fussent pas démembrées, à la condition que Bâle-Ville accepterait comme servitude de les conserver, de les entretenir et d'en payer le 64 pour 100 à Bâle-Campagne. La somme entière de l'estimation se montait à 700,312 fr. 50 c. Au nombre de ces collections était la célèbre bibliothèque de Bâle, l'une des plus remarquables de l'Europe par l'importance de ses 1500 manuscrits <sup>1</sup>, et la beauté et la rareté de ses livres. Bâle-Ville choisit pour experts MM. Vögeli <sup>2</sup> et Horner, bibliothécaire actuel de la ville de Zurich, et Bâle-Campagne MM. Orelli et Baiter. Mr. Vögeli présidait la commission. Avec Orelli on ne pouvait s'attarder dans un tra-

<sup>1</sup> Hænel donne le chiffre fort exagéré de 5000.

<sup>2</sup> Mort il y a quelques mois. Il était membre du consistoire et auteur d'un ouvrage fort intéressant, intitulé « l'Ancien Zurich. »

vail : aussi en quatre semaines l'estimation était-elle faite, et le rapport, rédigé par Orelli, envoyé aux arbitres diétaux qui ratifièrent ses conclusions. Il serait sans aucun doute intéressant de le publier. Une pareille enquête du moins est assez rare en bibliographie, et nous serions curieux de connaître les bases adoptées par les commissaires et les travaux auxquels ils ont dû se livrer. Il suffit du reste qu'Orelli y touchât pour que nous soyons sûr qu'il y a mis quelque chose d'utile, et dont la science aurait à faire son profit. Lui-même, en homme dont l'activité était infatigable, faisait dans cette bibliothèque une nouvelle conquête scientifique (il le croyait du moins), et y préparait son édition de Velleius Paterculus, qui parut en 1835.

V. Paterculus est bien certainement un frère en infortune de Phèdre, des Lettres de Cicéron, de Tacite, et l'on ne peut qu'admirer la ténacité avec laquelle, suivant l'expression pittoresque de Sénèque<sup>1</sup>, il a relevé la tête et lutté contre les flots toujours prêts à l'engloutir. Si sèche qu'elle soit en apparence, cette histoire des manuscrits anciens a bien son intérêt, car elle est pleine des accidents les plus curieux. Quant à Paterculus, Beatus Rhenanus (Bilde von Rheinach) le découvrit en 1515 dans le cloître de Murbach, près de Schelestadt (Haute-Alsace), et le publia à Bâle en 1520. Velleius Paterculus fait sans doute un peu l'effet, dans la littérature romaine, de ces statues antiques qui nous arrivent sans tête, sans bras, et le torse mutilé, mais ce n'est certes pas la faute de celui qui l'a découvert. Seulement, quelle que soit l'habileté avec laquelle Rhenanus s'est acquitté de ses fonctions d'éditeur,

<sup>1</sup> Profunda supra nos altitudo temporis veniet; pauca ingenia caput exserent ac se diu vindicabunt..... Epist. XXI.

la critique moderne, toujours exigeante, aurait voulu revoir le manuscrit original qui a disparu, on ne sait à quelle époque. Orelli crut pouvoir compenser cette perte par une copie qu'il retrouva dans la bibliothèque de Bâle<sup>4</sup>, et qui est l'œuvre de Vitus Amerbach, un des élèves de Rhenanus. Il la prit donc pour base de son édition critique, en faisant prévaloir son autorité sur celle de l'édition *priniceps*. Cette hypothèse fut suivie de discussions assez vives, et s'il faut dire la vérité, il ne nous semble pas que le travail d'Orelli en soit sorti avec les honneurs de la guerre. Il restera dans ses détails comme le modèle d'une excellente critique; mais cette copie qu'il reproduit est trop évidemment l'ouvrage imparfait d'un jeune homme, et quoiqu'elle doive sans doute être invoquée dans les passages contestés, l'édition de Rhenanus conserve, après la tentative d'Orelli, toute l'autorité dont elle avait joui jusqu'alors. Orelli s'est donc trompé : tout le monde, comme le disait Franklin, a de ces *errata* dans sa vie : le plus sage est celui qui les corrige aussitôt et qui n'y revient plus.

Orelli les corrigea presque immédiatement, en publiant une nouvelle édition d'Horace (1837) que nous estimons l'un de ses chefs-d'œuvre. Il semble cependant au premier abord que tout ait été dit sur ce charmant poète, et quand le quinzième siècle enfantait déjà de gros *in-folio* destinés à l'*éclaircir*, on se demande avec inquiétude comment un commentateur peut trouver de nos jours quelque chose de neuf sur des vers que quatre siècles ont laborieusement élucidés. Mais s'il n'y a pas de prescription contre la sottise, il n'en existe pas non plus contre le goût et le savoir. Orelli n'avait donc rien à craindre, au moins de ce côté.

<sup>4</sup> Elle est indiquée dans le catalogue d'Hænel, colonne 552, mais avec ???

De plus, il n'avait pas la prétention, assez commune chez les critiques modernes, de découvrir une foule de nouveautés sur lesquelles tous leurs prédécesseurs auraient passé sans s'en apercevoir ; mais, se comparant à l'abeille de son poète (apis *Matinæ* more modoque), il convient qu'il a butiné çà et là son commentaire, prenant le bon partout où il se trouve, et laissant le mauvais. Ce travail paraît d'abord assez facile, mais nous ne pourrions accepter ici comme juges d'Orelli que ceux-là seulement qui l'auraient sérieusement essayé. Son édition n'est pas, en effet, ce qu'on est convenu d'appeler un *Variorum* : rien n'est plus simple que cette opération, mais le plus souvent aussi rien n'est plus inutile. Dans un *Variorum*, il ne s'agit que d'ajuster sous le passage commenté deux, trois, quatre, dix explications si l'on veut<sup>1</sup>, dont la moitié, le tout peut-être ne vaut rien, laissant à l'infortuné lecteur le soin de se tirer de ce dédale. Le travail que les éditeurs des *Variorum* gardent pour ceux qui les consultent, Orelli le prend au contraire pour lui. Dans ce but il s'est imposé l'obligation de lire tout ce qui avait paru jusqu'à lui sur Horace (et la tâche n'était pas mince<sup>2</sup>), en choisissant ce qu'il approuverait comme bon ou méritant au moins d'être examiné, de dis-

<sup>1</sup> Un des modèles du genre est le Pétrone de Burman en deux gros volumes in-4<sup>o</sup> ; il a été cependant dépassé par Irmisch qui a trouvé l'art de faire 5093 pages in-8<sup>o</sup> sur un texte grec de 200 pages in-12 (Hérodien).

<sup>2</sup> Une bibliothèque exclusivement *Horatienne*, formée à la fin du siècle dernier par L. de Solms, et dont le catalogue a été publié par Neuhaus (Leipzig, 1773), comptait environ 800 ouvrages qui devaient donner de 12 à 1500 volumes. On peut bien hardiment en ajouter 4 ou 500 pour aller jusqu'à nos jours. Il est douteux que le poète de Venouse comptât passer à la postérité avec un si lourd bagage.

cuter ces notes, de les remanier et de les réunir entre elles, et de donner partout où il serait nécessaire son sentiment à lui. C'est ainsi que dans les Odes toutes les allusions si nombreuses, le tour quelquefois étrange de la phrase, la marche et la transition des idées qui déroutent çà et là les lecteurs de nos jours, sont soigneusement expliqués et mis en regard des fragments des lyriques grecs, dont Horace ne donne souvent qu'une élégante imitation. — Toute la vie intérieure des Romains est profondément analysée dans les Satires et les Epîtres, et Orelli semble se complaire à réunir les notices les plus curieuses sur les amis d'Horace, leurs goûts politiques et littéraires, leurs mœurs et leur caractère. Le siècle d'Auguste se déroule ainsi sous nos yeux, non plus comme une lettre morte, mais vivant de la vie de la certitude et de la réalité. Cette perfection dans les moindres détails, Orelli la doit surtout aux belles recherches de l'Allemagne sur Auguste et ses contemporains<sup>1</sup>, qu'un savant presque universel, Mr. le baron Walckenaër a fait passer dans notre langue, en nous donnant en deux gros volumes (doctis, Jupiter! et laboriosis) la vie du poète de Venouse. Au point de vue de l'imitation grecque, nous citerons encore les curieux rapprochements que fait Orelli entre une foule de vers d'Horace et les fragments des poètes les plus mordants de la vieille comédie, Eupolis surtout et Aristophane, et Ménandre avec eux, qui faisaient dans la Sabine sa lecture favorite<sup>2</sup>. — Quant au

<sup>1</sup> Surtout celles de Weichert, mort en 1844.

<sup>2</sup> Quorsum pertinuit stipare Platona Menandro,  
Eupolin, Archilochum, comites educere tantos?  
(II Sat., 3. 12.)

Nous croyons seulement que, dans ce passage, il s'agit du poète comique Platon, contemporain d'Aristophane, et non du philosophe, comme le veulent les commentateurs.

commentaire sur l'Art poétique, il offre une véritable exposition des doctrines littéraires des anciens, dans laquelle tous les résultats de la critique moderne sont admirablement résumés. Enfin, quoique le texte d'Horace fût, ainsi que celui de Virgile, à peu près définitivement fixé, Orelli, pour remplir jusqu'à la fin ses devoirs d'éditeur consciencieux, l'a collationné sur les manuscrits de la Suisse, et surtout sur ceux des bibliothèques de Berne et de Saint-Gall, dont quelques-uns sont excellents.

Tel est l'ensemble que présente le travail d'Orelli qui, nous le répétons avec intention, est à nos yeux un véritable chef-d'œuvre, et le plus éclatant succès couronna le livre de ses laborieuses veilles et son goût si exercé. La Suisse, la France, l'Italie et l'Angleterre<sup>1</sup> l'accueillirent avec un empressement égal, et en cinq ans l'édition fut épuisée. Il n'en fut pas de même en Allemagne, où quelques critiques attaquèrent Orelli avec autant de violence que de mauvais goût. Ils trouvaient que son commentaire était trop uni, trop simple, qu'il ne savait pas voir les difficultés, ou que, s'il les voyait, il les éclaircissait sans aucun effort d'imagination. . . . et Dieu sait à quelles tortures ils soumettaient à leur tour leur malheureux patient pour lui faire dire les plus insignes sottises ! Dans sa seconde édition (1843) Orelli s'attache beaucoup trop, à notre sens, à réfuter ces critiques ; c'est du temps et du papier perdus, car tous les arguments du monde ne feront

<sup>1</sup> L'Angleterre surtout a fait, après quelques hésitations, l'accueil le plus empressé aux excellents travaux de notre savant compatriote. C'est ainsi que sa modeste révision de Perse dans ses *Eclogæ poetarum latinorum* est devenue le texte suivi dans la belle édition de Juvénal et de Perse du docteur C.-W. Strocker. (Londres, 1839, in-8°.)

jamais que les aveugles voient clair. Nous espérons bien que la troisième édition dont Orelli, sur son lit de mort, corrigeait d'une main défaillante les premières épreuves, verra toute cette polémique mise à néant, on ne discute pas avec la malveillance et les esprits de travers.

Heureux Orelli s'il ne s'était jamais occupé que de son cher Horace, ou du Tasse et des poésies de Campanella, dont il venait aussi de se faire l'éditeur ! Il n'en fut pas ainsi, et par malheur pour son repos personnel, mais non pour sa mémoire, nous espérons le prouver, Orelli attacha son nom à une mesure déplorable, l'appel du célèbre docteur Strauss à la Faculté de Théologie de Zurich. On n'a pas oublié l'immense clameur qui s'éleva de partout contre cette nomination, et la révolution qui la suivit et renversa le gouvernement radical de Zurich. Nous ne nous érigions pas en juge des motifs des principaux meneurs. Pour Orelli, nous devons considérer la question à son double point de vue<sup>1</sup>. D'abord en théologie, quoiqu'il fût descendu de sa chaire, nous rappelons qu'il était rationaliste très-avancé, ou pour mieux dire, qu'il n'allait guère plus loin que la morale chrétienne. Ainsi, dans une lettre adressée au savant philologue de Copenhague, N. Madwig, il n'aurait pas dû se dire d'une *liberioris sectæ*, mais d'une *liberrimæ*. La différence entre le docteur Strauss et lui, au point de vue dogmatique, n'était donc pas fort grande, et comme ses convictions étaient parfaitement arrêtées,

<sup>1</sup> Orelli justifia cet appel de Strauss dans un discours adressé (avant la révolution), le 17 mars 1839, aux étudiants de l'université. Il est publié sous le titre : J.-C. O<sup>s</sup>. Anrede an die Studirenden der Hochschule in Zurich über die Berufung des H. Prof. Strauss, nebst der Adresse der Studirenden an den Prof. Orelli. Zurich, 1839 (16 pages in-8°).

Orelli ne devait pas voir un mal bien prouvé dans l'appel d'un professeur auquel il avait ouvert la voie par son enseignement au Carolinum <sup>1</sup>. Remarquons de plus que le docteur Strauss n'a fait en réalité que formuler ce qui s'enseignait et ce qui s'enseigne encore, sans grand scandale, dans quelques universités allemandes, où la divinité de la religion chrétienne et celle de son fondateur sont remises perpétuellement en question. Ainsi le vieux professeur de Heidelberg, Paulus <sup>2</sup>, en niant les miracles, ou en les expliquant d'une manière burlesque, ce qui vaut encore moins, est à nos yeux un ennemi tout aussi déclaré du dogme chrétien que le docteur Strauss, car nous ne voyons plus trop quel fond on peut faire, si l'on adopte ces principes, sur des livres que l'on reconnaît être remplis d'absurdités. Il faut admettre ou rejeter implicitement leur divinité : quant à chercher une borne que les uns placent ici et les autres là, c'est peut-être fort bon pour vous, si vous savez vous en contenter, mais comme doctrine cela ne signifie rien, comme tout ce qui dépend d'une conviction purement subjective. En matière scientifique, Strauss n'était donc aux yeux d'Orelli que l'unus de multis, et comme il ne voyait pas que l'Allemagne s'indignât bien fortement contre cette sorte de théologiens, il put croire qu'il en serait de même à Zurich. Ajoutons enfin que le livre de Strauss sur la *Vie de Jésus* est un ouvrage sérieux, plein de recherches, animé par une dialectique vigoureuse et écrit (à notre sens du moins) avec une entière conviction, toutes qualités qui allaient droit au cœur d'Orelli, et qui le séduisaient invinciblement. Quant à nous, nous pré-

<sup>1</sup> Voyez livraison de juin, pages 143 et suiv.

<sup>2</sup> Agé aujourd'hui de 88 ans. Il avait applaudi vivement à l'appel du docteur Strauss, à Zurich.

férerons toujours cette manière de discuter, si funeste soit-elle, aux bouffonneries de Voltaire ou de Pigault-Lebrun, qui sont moins rares en Allemagne, même dans les chaires de théologie, qu'on ne le croit généralement.

Ainsi donc Orelli, sectateur enthousiaste de la liberté illimitée d'examen, Orelli qui avait lutté lui-même « pour cette sainte cause, base indestructible du protestantisme, » pouvait, sans renier ses principes, appeler le docteur Strauss à une chaire de théologie. Il avait un second motif. L'université, dont il était le plus ardent promoteur, coûtait des sommes considérables au petit Etat de Zurich, et ses adversaires ne trouvaient pas que le nombre des étudiants correspondit, après cinq ans de vie, aux promesses que l'on avait faites. Cependant l'immense célébrité qui s'était attachée au nom du docteur Strauss allait entraîner la foule sur ses pas, et Orelli voyait déjà cette foule le suivre à Zurich et repeupler l'université. Enfin, la faculté de théologie (et c'est le principal argument de son discours) devait être, suivant Orelli, complètement indépendante de telle ou telle dogmatique, qui pouvait être aujourd'hui celle de la majorité dans le conseil ecclésiastique et le clergé cantonal, mais qui pouvait aussi changer avec cette majorité. La *Science* s'élevait dans cet asile sacré bien au-dessus du *Dogme*, et l'arène devait toujours rester ouverte aux penseurs et aux critiques. Tous, quels qu'ils fussent, avaient *droit* à l'exposition de leurs croyances : leurs auditeurs, pour leur part, restaient *libres* de les accepter ou de les repousser. C'était donc la cause de la liberté contre le despotisme, du libre examen contre l'infailibilité, de la science contre la tradition qu'Orelli voyait dans ce débat ainsi agrandi, et c'est ce qui peut seul expliquer l'ardente passion avec laquelle il s'y précipita.

Nous venons d'exposer les faits sans prétendre les justifier. Orelli, sans doute, eut des torts, mais nous croyons aussi que de tous ceux qui trempèrent dans cette négociation, il fut peut-être le moins coupable. Il était simple de cœur, ardent à la réalisation de ses projets et avait grand'peine à soupçonner le mal. Il ne voyait dans cette nomination que le respect absolu d'un droit qu'il estimait inhérent au protestantisme, et que le moyen de relever une institution pour laquelle il aurait donné sa vie <sup>4</sup>. Mais derrière lui s'agitaient quelques hommes pour lesquels l'appel du docteur Strauss n'était qu'un défi jeté à la religion et à ses ministres dont les tendances politiques leur étaient fort suspectes. Ces chefs du parti voulaient radicaliser l'Eglise comme ils avaient radicalisé l'Etat et l'Ecole. A ce coup révolutionnaire, le peuple des campagnes, soulevé par le *Comité de la foi*, répondit par une révolution

<sup>4</sup> Cette justice lui fut rendue par l'unanimité des étudiants de l'université dans une adresse qu'ils lui présentèrent. Elle se termine ainsi : « Recevez donc, au nom de la patrie et de la science qui vivent dans nos cœurs, nos vives actions de grâces, non parce que vous avez donné votre voix à Mr. le prof. Strauss, car les étudiants sont loin d'être d'accord entre eux sur ce sujet; mais parce que vous, vous ne vouliez l'appeler et le recevoir qu'au nom de la science. Ce qui a réjoui le jeune homme, c'est votre désir de lui présenter la libre vérité, et plus encore peut-être, c'est que vous avez eu confiance en lui, et que vous l'avez voulu libre pour qu'il pût examiner et rejeter de même ce qu'il regarderait comme faux. »

« Cher et honoré professeur, les étudiants connaissent vos sentiments : puissent nos paroles être pour vous une faible compensation de ce que tant d'autres ne les ont pas compris. Pour nous, nous chercherons toujours à suivre le chemin que vous avez tracé, et nous croirons ainsi vous honorer et nous avec vous. »

qui renversa le gouvernement *athée* (ce fut le mot d'ordre) et le remplaça par une administration à la fois libérale et modérée (le 6 septembre 1839).

On comprend combien cette révolution frappa douloureusement Orelli. A ce coup inattendu vint se joindre son exclusion du Conseil d'instruction publique, dans lequel il avait vivement plaidé la cause du docteur Strauss<sup>1</sup>. Cependant comme il continuait à être entouré de la vive affection que l'on ne pouvait refuser à tant de talents et de droiture, et que *son* université, pour laquelle il avait pu trembler un moment, demeurait libre et respectée, la confiance lui revint bientôt, et avec elle le courage de poursuivre et de compléter ses travaux.

## V

Le premier ouvrage qui se présenterait à nous dans cette dernière période de la vie d'Orelli, serait une édition des œuvres de Platon. Mais Orelli s'est toujours montré beaucoup trop ami de la stricte justice pour que nous hésitions à la restituer en grande partie à son ami Mr. le professeur Baiter qui en conçut le plan et en dirigea l'exécution. C'est à lui seul que nous devons les Scholies, le Glossaire et l'Onomasticon<sup>2</sup>. Mais Orelli a de tout autres droits sur un fort joli Salluste (1840), dont le texte eut pour base celui des deux savantes révisions de MM. les

<sup>1</sup> Mais ce qui le blessa bien plus vivement, ce fut de rester exclus lorsque les radicaux eurent repris le pouvoir. Suivant l'usage, on lui préféra telle médiocrité peu embarrassante et on ne s'inquiéta pas de celui qui s'était dévoué pour la cause.

<sup>2</sup> MM. Baiter et Sauppe ont publié sur le même plan une édition des Orateurs Attiques qui vient d'être terminée.

professeurs Gerlach de Bâle<sup>1</sup> et Kritz d'Erfurt<sup>2</sup>. Il y réunit quelques-uns des fragments historiques attribués à cet historien, la première Catilinaire, la seule des quatre qu'il regarde comme étant de Cicéron<sup>3</sup>, et l'*abrégé* des livres de Tite-Live. Les *OEuvres choisies* de Lavater (1841), pour lequel Orelli eut toujours une grande vénération<sup>4</sup>, et bientôt après la seconde édition de son Horace (1843), suivirent le Salluste.

Orelli publiait à peu près à la même époque (1844) le premier livre des Annales de Tacite : c'était en quelque sorte le programme ou le prospectus dont il faisait ordinairement précéder ses travaux les plus importants, pour éveiller l'attention et profiter, dans l'intérêt de son œuvre définitive, des remarques et des critiques de ses amis comme de ses ennemis. Dix-huit mois après (1846) parut le premier volume de cette belle édition de l'historien romain qui devait être le suprême adieu d'Orelli aux études antiques, et le dernier service rendu à cette science qu'il avait cultivée avec passion. La *Bibl. Univ.* a déjà fait con-

<sup>1</sup> Bâle, 1823—31, 3 vol. in-4°.

<sup>2</sup> Leipzig, 1828—35, 2 vol. in-8°. « Mr. J.-L. Burnouf se proposait d'adopter le texte d'Orelli dans la seconde édition de son Salluste qui fait partie de la collection Lemaire. » (Note de Mr. de Sinner.) Malgré l'autorité d'un aussi bon juge, le travail d'Orelli a été censuré de la manière la plus injuste dans un article anonyme de la *Revue Pédagogique* de Mr. Mager, et pour surcroît d'édification, le coup partait de la Suisse, et avait pour auteur un homme qui devait tout à Orelli !

<sup>3</sup> On trouvera la discussion de cette question dans le recueil intitulé : M. T. C. Orationes XV, 1836, p. 176—182. Orelli les y attribue à Tiron, ainsi que le passage de la lettre à Atticus (II, 1) où ces discours se trouvent cités.

<sup>4</sup> On se rappelle que Lavater était le parrain d'Orelli.

naitre à ses lecteurs l'excellence de ce travail <sup>1</sup>. Nous ne rentrons ici dans de nouveaux détails que pour ne pas rompre l'unité de notre récit.

Nous avons vu bien des fois le respect absolu d'Orelli pour les manuscrits. Il ne l'abandonna pas dans son Tacite et comme les deux manuscrits de Florence, l'un et l'autre du onzième siècle <sup>2</sup>, étaient pour lui les originaux de tous les autres manuscrits de Tacite, et qu'ils n'avaient jamais été suffisamment collationnés, Mr. Baiter consentit à se rendre deux années de suite à Florence, en n'acceptant d'autre indemnité que celle des frais de son voyage, pour en relever toutes les variantes avec le soin le plus minutieux.

Le désintéressement égale ici la patience et le dévouement aux études littéraires. Quant à l'importance et aux difficultés de cette œuvre, ellés nous paraissent parfaitement exposées dans les lignes suivantes : « Le manuscrit unique des six premiers livres des *Annales* est plein de ratures et de corrections faites par Philippe Béroalde et par d'autres ; il y a même des conjectures à la marge, de sorte que les uns (croyant que Béroalde avait dû, il y a trois siècles, voir mieux que nous ne le pouvons maintenant ce que portait le manuscrit) ont noté les corrections pla-

<sup>1</sup> Article de Mr. L. Vaucher, Bulletin, juillet 1848.

<sup>2</sup> L'un de ces manuscrits renferme seulement les six premiers livres. Il fut découvert dans l'abbaye de Corbei sur le Weser, fille de celle de Corbie en France (Cf. *Launoi*, de Scholis celebrioribus, page 62), et acheté par le pape Léon X. Il fut publié en 1515, par Phil. Béroalde, avec les autres livres déjà connus de Tacite, et c'est à la fin de cette édition que se trouvent ces belles et simples paroles : « Nomine Leonis X Pont. Max. proposita sunt præmia non mediocria his qui ad eum libros veteres, neque hactenus editos attulerint. » L'autre manuscrit renferme le reste des *Annales*, du onzième au seizième livre, et les *Histoires*.

cées sur les ratures ou en marge, tandis que les autres ont relevé ce qu'ils croyaient entrevoir dans la leçon primitive. De là ces différences qui, par une autre cause, se présentaient aussi dans le reste des *Annales* et dans les *Histoires* que renferme le second manuscrit. Ce manuscrit est écrit en caractères lombards ; or tous ceux qui ont travaillé sur des manuscrits de cette écriture, en connaissent les difficultés : *un seul moment* d'inattention produit une erreur ; l's y a absolument la forme de l'r, l'a celle de cc, et ainsi de suite. C'est ce qui explique et excuse, jusqu'à un certain point, les erreurs dont nous venons de parler.

« Mr. Orelli voyant qu'il n'était possible d'arriver à la certitude que par une nouvelle collation, rigoureuse et intelligente, de ces deux manuscrits, chargea de ce travail Mr. Baiter, et celui-ci s'est acquitté de cette tâche délicate de manière à terminer à tout jamais les débats qui se sont élevés sur ce sujet. Connaissant par la pratique les moyens d'arriver, en pareille matière, à des résultats positifs, il n'a abordé son travail qu'après une longue étude préliminaire. Il commença par relire Tacite et les travaux des critiques, avec une scrupuleuse attention, et en marqua soigneusement tous les mots qui, soit par eux-mêmes, soit par le désaccord des variantes ou des critiques, offraient le plus léger sujet de doute ; puis, avec son exemplaire ainsi préparé, il entreprit sa collation. On comprend que, de cette manière, rien de ce qui méritait examen n'a pu lui échapper. Aussi n'est-ce pas trop s'avancer que de dire que le texte de Mr. Orelli est le premier texte *définitif* du plus grand historien de Rome <sup>1</sup>. »

La vie d'Agricola <sup>2</sup>, la Germanie et le Dialogue des Ora-

<sup>1</sup> Revue de Philologie, tome II, page 269.

<sup>2</sup> Orelli donne fort peu de détails sur les manuscrits dont il

teurs <sup>1</sup>, qu'Orelli attribue sans hésiter à Tacite, sont également revus sur les manuscrits les plus anciens. A ce travail Orelli joignit un beau commentaire critique, grammatical et historique sur le mérite duquel nous laisserons la parole à Mr. L. Vaucher : « Ce commentaire nous paraît réunir toutes les conditions que l'on peut exiger dans

s'est servi pour l'Agricola. Il attendait la grande édition promise par Mr. Wex, professeur à Schwerin, édition qui doit contenir tout l'appareil diplomatique.

<sup>1</sup> La Germanie et le Dialogue des Orateurs sont revus sur le manuscrit connu sous le nom de Perizonius, qui se trouve à la bibliothèque de Leyde. Le pape Nicolas V (1447—55), un des grands bibliomanes de l'époque, avait envoyé un certain grammairien, Enoche d'Ascoli, pour lui trouver des livres en Allemagne, et, dans le but de faciliter ses recherches, il lui avait donné « des brefs apostoliques pour tous les monastères, qui devaient faire voir au dit Enoche les bibliothèques qu'ils renfermaient, sous peine d'excommunication pour ceux qui ne les montreraient pas (sotto pena di escomunicazione a quegli che non le mostrassino). » Avec des moyens aussi énergiques, Enoche nous semble, ainsi qu'à son biographe, s'être mesquinement acquitté de sa tâche, puisqu'il ne rapporta que le commentaire de Porphyryon sur Horace, l'ouvrage de Cœlius Apicius, qui n'est autre que la Cuisinière bourgeoise de l'époque, et ce qui vaut infiniment mieux, mais ce que son biographe n'a pas jugé à propos de dire, ces deux livres de Tacite, la Germanie et le Dialogue des Orateurs. Où se trouve l'original ? C'est ce qu'on ignore ; mais la bibliothèque de Leyde en possède une copie excellente, à ce qu'il paraît, faite par J. Pontanus (1460), un des plus élégants latinistes du quinzième siècle. Comme elle avait appartenu au savant Perizonius, on la désigne sous le nom de *Codex Perizonianus*. On trouve quelques détails sur cet Enoche dans l'ouvrage de Vespasiano de Florence (*Vite de uomini illustri del secolo XV*), publié par A. Mai dans le premier volume de son *Spicilegium Romanum* (p. 665). — Orelli avait déjà fait paraître en 1830 une excellente édition critique du *Dialogue des Orateurs*.

l'état actuel des études philologiques et littéraires. Toutes les difficultés de grammaire, de syntaxe, d'idiotismes, de locutions familières à l'auteur y sont franchement abordées et habilement résolues; toutes les fois qu'un passage est susceptible de plusieurs interprétations, elles sont indiquées et discutées: tantôt l'éditeur se prononce pour celle qu'il préfère en donnant ses motifs, tantôt il laisse le choix au lecteur; on passe ainsi en revue non-seulement les opinions des plus savants et des plus récents commentateurs de Tacite, mais encore celles des meilleurs traducteurs soit allemands, soit français. L'intérêt et l'utilité de ce commentaire sont encore augmentés par les détails circonstanciés que l'on y trouve sur tous les personnages dont il est question dans le texte, pour peu qu'ils soient connus; par la citation, le plus souvent textuelle, de tous les passages des autres auteurs grecs ou latins qui ont rapporté les mêmes faits que Tacite, ou de ceux qui ont énoncé quelque pensée saillante analogue à la sienne; par l'exposition suffisamment claire des événements auxquels il fait allusion; par les renseignements relatifs aux institutions, aux magistratures, aux usages civils, religieux, militaires des Romains, sur lesquels il nous donne le résultat des travaux récents les plus estimés; par des discussions intéressantes sur diverses questions de géographie ancienne et comparée, etc. etc. Une telle énumération doit faire comprendre que la lecture ou plutôt l'étude attentive d'un semblable commentaire ne saurait manquer d'amener à une intelligence aussi complète que possible de l'historien romain, et de fournir tous les éléments nécessaires pour bien apprécier son génie, son style, son savoir, son impartialité; elle offrira de plus, à quiconque la poursuivra avec persévérance, une riche moisson de connaissances histori-

ques, archéologiques, philologiques et d'excellentes leçons de critique. » Ajoutons seulement que l'accueil fait à ces deux volumes rappela celui de l'Horace, et que ce fut encore en Allemagne qu'il se trouva des contradicteurs et des attaques trop évidemment dictées par la passion et la mauvaise foi <sup>1</sup>.

L'année précédente (1845) Orelli avait, de concert avec Mr. Baiter, publié le premier et le troisième volume de sa seconde édition de Cicéron, et une jolie réimpression des fables nouvellement découvertes de Babrius, que Mr. Boissonade venait de donner au public lettré.

L'œuvre que nous nous étions imposée est maintenant accomplie, et pour rester fidèle à notre plan de retracer la seule carrière littéraire d'Orelli, nous ne devrions rien ajouter aux détails qui précèdent. C'est en effet à ses amis, à ses élèves, à ceux qui ont vécu à ses côtés qu'il appartiendra de nous le faire connaître comme maître et comme citoyen. Cependant nous croirions notre notice imparfaite si nous ne réunissions pas, en terminant, les principaux traits de ce noble caractère : notre plus vif regret, aujour-

<sup>1</sup> « Il s'est élevé en Allemagne une voix contre le Tacite d'Orelli : mais nous nous contenterons de remarquer qu'il aurait été à souhaiter pour l'honneur de celui qui en a rendu compte [Mr. Fr. Ritter, dans la *Gazette littéraire d'Iéna*], que, dans sa nouvelle édition de Tacite, il se fût contenté d'imiter notre Orelli dans l'exécution extérieure de son livre. » (Note de Mr. de Sinner.) — Mr. Nipperdey (dans la *Gazette de Halle*) a attaqué avec la même violence le Tacite d'Orelli. Mr. Ritter vient d'en donner une nouvelle édition ; Mr. Nipperdey en annonce une autre de son côté. Y aurait-il là quelque jalousie de métier ? ou bien est-ce le pur amour du latin ?

d'hui que la mort vient de nous l'enlever, est de ne l'avoir pas mieux connu pendant sa vie, pour qu'à défaut d'autre mérite, cette faible esquisse eût au moins celui de la ressemblance.

Nous avons énuméré les principaux titres d'Orelli comme philologue et comme littérateur. Mais si l'on jette un coup d'œil sur la notice bibliographique qui fait suite à ce travail, on verra combien nous sommes encore resté au-dessous de la tâche réservée à celui qui retracera le tableau complet de son activité scientifique. Nous aurions dû nous arrêter d'abord dans la littérature grecque, à ses éditions de la *Théogonie* d'Hésiode, et du poème de *Théognis*, à ses remarques sur *Polybe* et sur *Théophraste*; puis dans la littérature latine à ses travaux sur les fragments de *Salluste*, sur *Pétrone*, *Pline le Jeune*, *Apulée*, *Juvénal* et *Claudien*, à son édition d'*Hilpéric* et des lettres d'*Héloïse* et d'*Abélard*. On a vu que la littérature italienne ne lui était pas moins familière. Est-il donc besoin d'ajouter que son désir de connaître était infatigable, et qu'il suivait d'un regard intelligent et curieux tout ce qui paraissait d'excellent ou de bon dans les littératures étrangères, et qu'il les connaissait presque toutes, au moins dans leurs chefs-d'œuvre? Admirateur passionné de l'antiquité, l'étude journalière qu'il en faisait ne le rejetait qu'avec plus d'ardeur dans le moyen âge et dans les temps modernes, partout où vit encore le souffle inspirateur de la Grèce et de Rome, et c'était avant tout à ce titre que la littérature italienne de Dante à Pétrarque avait pour lui les plus vifs attraits. Cependant il emportait le *Faust* de *Goëthe* pour le réciter avec ses amis dans ses courses sur les montagnes des Grisons, et dans notre littérature il savait à peu près par cœur *Molière* et *La Fon-*

taine. Sa curiosité s'étendait même jusqu'à l'Inde ; un de ses livres favoris était le *Bhagavadgita* traduit par Schlegel, et dans sa dernière maladie il se faisait lire le recueil de fables connu sous le nom d'*Hitopadeça*. C'était dans ses promenades solitaires, qu'il ne faisait jamais cependant sans un livre, compagnon de sa route, ou dans ces parcs qui verdoient sur les rives du lac de Zurich et de la Limmat, qu'il se plongeait dans ces lectures attrayantes, et qu'il ranimait la vigueur d'un esprit sans cesse en lutte avec des travaux sous lesquels l'activité humaine paraissait devoir succomber<sup>1</sup>.

Il est vrai que comme bibliothécaire de la ville de Zurich (car nous avons omis de citer cette nomination à sa date, 1831) Orelli devait avoir une irrésistible tentation de pénétrer toujours plus avant dans l'étude des livres et des littératures. Ses fonctions lui livraient ainsi les trésors d'une riche bibliothèque, mais il faut reconnaître qu'Orelli lui

<sup>1</sup> Qu'on nous permette ici une petite anecdote : Orelli, comme bibliothécaire de la ville, avait la *primeur* de tous les ouvrages nouveaux, et c'était eux qu'il chargeait ordinairement de le récréer dans ses promenades. Lorsque sa course l'avait conduit assez loin, il entrait dans une auberge et demandait toujours d'un ton quelque peu brusque : « Une chambre à part, une bouteille de vin, un couteau, mais pas de pain. » Un soir qu'il s'était arrêté dans l'une de ces auberges, nouvelle pour lui, l'hôtesse, qui le voyait pour la première fois, effrayée de ce ton qu'elle trouve sinistre, le conduit dans sa chambre, lui livre en tremblant ce qu'il demande, et rassemble immédiatement la maison pour surveiller ce malheureux qui vient de demander un couteau et une bouteille de vin. Tous étaient prêts à faire leur devoir et à arrêter la main criminelle du suicide, lorsqu'ils virent le couteau se lever . . . . et se promener paisiblement dans les feuilles vierges d'un livre avec lequel Orelli passa sans doute sa soirée dans un doux tête-à-tête.

rendait en soins et en activité bien au delà de ce qu'il en recevait. Son érudition bibliographique n'était pas au-dessous de ses connaissances littéraires et de son immense mémoire : aussi doit-il être bien faible le nombre de ceux qui l'ont consulté sans avoir rien appris. Tous les travailleurs étaient assurés du plus bienveillant accueil, et il ne se laissait rebuter par aucune recherche, lorsqu'il s'agissait de rendre service à quelque ami de la science, qu'il vécût à ses côtés, ou qu'il lui fût complètement inconnu. Il se plaisait surtout à diriger les jeunes gens dans leurs premiers essais, encourageait leurs efforts, revoyait leurs travaux, se mettait en un mot à leur disposition pour affermir leurs pas dans la route de la science, et entourer leur début de toute l'affection dont ils lui paraissaient dignes, et ce témoignage est unanime. Il est vrai que l'on était, et que l'on est encore persuadé à Zurich, qu'une bibliothèque ne vit que de la vie de celui qui la dirige, et que tombant aux mains d'un ignorant, la torpeur et la mort se glissent bientôt dans ces inertes collections que n'anime plus le souffle de la science. On est ailleurs revenu de cet antique préjugé. Et cependant malgré ces services sans cesse renouvelés, Orelli ne se regardait pas comme quitte avec l'établissement qu'il dirigeait. Personne n'était mieux instruit de toutes les nouvelles publications, et il ne paraissait pas un livre de quelque valeur, que la bibliothèque ne le vit aussitôt sur ses rayons. Il s'attachait en même temps à la compléter dans toutes ses parties, et sous son administration elle s'accrut de plus de 20,000 volumes. Lui-

<sup>1</sup> Mr. Baiter, l'élève et l'ami d'Orelli, a retracé en termes empreints d'une vive reconnaissance tout ce qu'il a dû aux conseils et aux directions de son excellent maître dans sa préface d'Asconius (pag. XIII et suiv.)

même possédait une belle collection de livres : il en avait de son vivant donné plus de 800 à sa chère bibliothèque. La ville de Zurich, par une décision qui l'honore, vient d'acquérir ce que la générosité d'Orelli n'avait pas encore prodigué, et nous sommes assuré que l'on regardera toujours avec émotion et respect les instruments de tant et de si glorieux travaux <sup>1</sup>.

Nous connaissons la position d'Orelli au gymnase et à l'université. Depuis la loi de 1833, il consacrait douze heures par semaine au premier de ces deux établissements, et cinq seulement au second. Au gymnase son enseignement était fixé. Pendant les huit heures qu'il donnait à la seconde classe, et les quatre heures destinées à la troisième, il expliquait à ses élèves les auteurs les plus importants de la langue latine, corrigeait quelques exercices de composition, et exposait les principales phases de l'histoire littéraire des Grecs et des Romains. On voit que les matériaux qu'il avait rassemblés pour son enseignement ont dû lui servir souvent pour la composition de ses commentaires. Cependant Orelli n'acçablait pas ses auditeurs sous un déluge de notes et de dictées. La grammaire et l'explication des mots n'étaient pas de son ressort, et il croyait qu'il y avait mieux à donner à des élèves de dix-sept à dix-neuf ans. Il s'attachait surtout à leur faire comprendre le sens général et la suite des pensées ou des faits dans le livre expliqué, sa place dans la littérature romaine, l'époque dont il était le reflet, les questions historiques qu'il soulevait, et les imitations qu'il avait inspirées

<sup>1</sup> Orelli est resté bibliothécaire jusqu'à sa mort ; il a été remplacé dans ses fonctions par Mr. Horner, qui conserve et honore les traditions du *maître* par son érudition et sa science bibliographique.

dans les littératures modernes. Souvent, lorsqu'il était dans la force de l'âge, il aimait à réunir dans sa chambre les plus distingués de ses élèves, et l'on parle encore à Zurich des conversations qui s'engageaient alors, et de l'entrain et de la verve d'Orelli au milieu de ces jeunes gens, qui de ses élèves devinrent presque tous ses amis. Il est sans doute inutile de dire que tous le vénéraient et le chérissaient comme un père, et la douleur profonde que sa mort fit éclater au milieu de cette génération qu'il avait élevée, atteste à la fois l'excellence et le dévouement du maître, et la piété reconnaissante de ses nombreux disciples.

L'enseignement d'Orelli à l'université n'était que la suite de celui du gymnase ; il y joignait seulement de temps en temps quelque auteur italien, Dante, l'Arioste<sup>1</sup>, Pétrarque. C'est là que nous l'avons entendu. Sa parole était simple et nette, son débit (Vortrag) facile et sans recherche, peut-être un peu trop familier pour l'université. Peut-être aussi le cercle restreint de ses auditeurs le reportait-il, sans qu'il le voulût, au ton d'une conversation amicale, où le maître se met à la disposition de son élève pour toutes les explications dont celui-ci peut avoir besoin.

Il est probable que le petit nombre d'étudiants qu'il voyait fréquenter les cours, lui faisait vivement sentir les fâcheux effets de la concurrence que se font en Suisse les universités et les académies, beaucoup trop nombreuses, croyait-il, pour un pays aussi restreint ; mais ce n'était pas à cette classe d'arguments qu'il s'adressait pour défendre la cause de l'université fédérale, le rêve favori des dernières années de sa vie. Au point de vue politique, Orelli était unitaire, et il voulait l'affaiblissement du cantonalisme, avec une

<sup>1</sup> Orelli a publié une excellente édition des satires de l'Arioste.

nouvelle confédération s'élevant plus puissante sur ces ruines des anciens temps. Seulement, comme son esprit pratique ne se plaisait pas longtemps dans les généralités, il avait concentré ses espérances à lui dans la fusion des forces intellectuelles de sa patrie, et l'unité de la Suisse se résu-  
mait à ses yeux dans la fusion des universités cantonales en une seule université fédérale. C'est à ce point de vue qu'il avait suivi, dans une attente fiévreuse, la lutte du Sonderbund, et que le succès des armes des cantons protestants le combla de joie. Il éprouva sans doute une vive contrariété lorsqu'il vit Zurich perdre l'espérance d'être choisie comme le siège de la confédération, mais il se réfugia dans la promesse faite à sa ville chérie de lui donner l'université fédérale. Son attente fut encore déçue au mois de novembre, et son ami, Mr. L. Snell, le consola le mieux qu'il put, en lui montrant le trésor épuisé et en lui répétant, pour adoucir la vivacité de ses regrets <sup>1</sup> : « Oui, la ville où des hommes comme un Bodmer, un Hottinguer, un Breitinger, un Usteri, un Orelli ont vécu, enseigné et agi, cette ville a reçu une consécration, est ennoblie par une renommée qui n'ont point d'égales dans l'Helvétie, et lors même qu'un jour éloigné, lorsque nos ossements reposeraient déjà depuis longtemps dans le sein de la terre, verrait enfin s'élever ce temple admirable de la science, sois en certain, ce temple ne s'élèvera qu'aux lieux où sont les monuments de ces esprits d'élite : pensée sublime, puissante assez pour adoucir en toi les souffrances les plus amères. »

Oui, Orelli était un grand et digne citoyen, et quoique nous soyons loin de partager tous ses principes, nous nous inclinons devant cette noble nature, dépouillée de

<sup>1</sup> Neue Zürcher Zeitung, n° 21.

tout égoïsme, préoccupée du seul bien de son pays, et prête aux plus grands sacrifices le jour où ce pays les aurait réclamés. Jamais l'inimitié politique ne se glissa dans cette belle âme, car il comprenait que sous des drapeaux différents on pût ne rivaliser que d'ardeur pour servir l'humble séjour de ses pères et de ses enfants. Hélas ! nation dégénérée que nous sommes, lorsqu'en racontant ses dernières souffrances, on a pu citer comme digne de remarque la visite que lui fit l'un des plus nobles chefs du parti conservateur de Zurich <sup>1</sup>. Ancien adversaire politique d'Orelli, il venait, avant de partir pour la terre étrangère, serrer une dernière fois la main de son vieux maître et de son vieil ami malade. A cette pression les joues depuis si longtemps pâles et amaigries du moribond se colorèrent vivement, comme le remarqua l'épouse dévouée qui veillait au chevet de la douleur, et peut-être Orelli comprit-il alors qu'il y a d'autres luttes qui se cachent à l'ombre du patriotisme, et que les haines privées savent en tous lieux s'envelopper du manteau du libéralisme pour porter des coups encore plus assurés.

Mais peut-être aussi ce cœur généreux, qui s'était de tout temps prodigué, n'était-il pas même accessible au soupçon de ces mauvais sentiments, que lui-même il ne connut jamais. Celui qui, en 1823, écrivait à Mr. de Sinner : « Nous n'avons pas de relations à former : elles existent déjà pour la science et pour la patrie, et elles me sont communes avec tous ceux qui se dévouent à l'un ou à l'autre de ces grands intérêts, et qui veulent bien entrer en rapport plus direct avec moi. C'est à ceux-là que vous

<sup>1</sup> Mr. Bluntschli, professeur de droit à l'université de Zurich, aujourd'hui professeur à Munich. — *Gazette fédérale* du 9 janvier.

appartenez ; » celui qui prodiguait son temps, ses rares connaissances, ses livres, son activité, sa vie enfin, pour la gloire de sa ville natale et le développement de ses jeunes concitoyens, cet homme n'a pas connu les basses intrigues et les mesquines passions qui dévorent nos républiques ; il est resté jusqu'à la fin de sa vie l'homme des vieux temps et de la vieille Suisse.

La mort ne le surprit pas : il l'attendait depuis longtemps et la reçut sans murmurer. La perte de son fils lui avait déjà porté le premier coup, et depuis cette époque sa santé si vigoureuse avait paru décliner rapidement. Une oppression de plus en plus pénible lui ôtait quelquefois la voix et la respiration, et pendant les trois dernières années de sa vie il se fit remplacer dans sa chaire du gymnase. Une attaque plus violente, qu'il éprouva dans l'automne de 1847, lui fit prévoir sa fin prochaine : ses amis, au contraire, se rassuraient en songeant à l'été qui ranimerait ses forces tous les jours défaillantes. Cet espoir sembla se réaliser, et il put aller avec sa fille chérie passer encore deux beaux jours dans une agréable retraite du joli village de Küssnach. Mais l'hiver le renferma de nouveau dans sa chambre, et c'était pour la dernière fois qu'il avait vu le soleil éclairer de ses rayons les glaciers de ses Alpes natales.

Cependant son activité ne l'abandonnait pas : toutes les nouvelles publications l'intéressaient encore ; il corrigait les premières épreuves de sa troisième édition d'Horace, se faisait apporter les livres dont il avait besoin, dictait presque au dernier moment une lettre de recommandation, et s'entretenait paisiblement avec sa fille de ses derniers travaux et de ses suprêmes espérances. Bientôt sa pipe, fidèle compagne de tant de nuits de labeur, était mise

de côté, et tous prévoyaient que la mort approchait : un violent accès de toux (5 janvier) épuisa ses dernières forces : le lendemain la lutte fut pénible, et son oppression augmentait à chaque instant. A quatre heures du matin il demanda l'heure qu'il était ; on la lui dit : « Il faut donc bien du temps ! » murmura-t-il. Ce furent ces dernières paroles. Son dernier soupir s'exhala dans un nouvel accès de toux (6 janvier 1849) : il n'avait pas encore 62 ans.

Orelli fut l'ami de F.-A. Wolf et de G. Hermann, à côté desquels il a mérité d'être placé. Il était membre des Académies de Munich, de Berlin et de Vienne. Sa nomination à l'Institut que l'empereur d'Autriche venait de fonder dans sa capitale fut une des dernières joies de sa vie. S'il eût vécu quelques mois encore, sa place était marquée à l'Institut de France <sup>1</sup>, où il serait entré sous les auspices de MM. Letronne, Hase et Boissonade.

Et maintenant ce n'est qu'avec tristesse que nous nous séparons d'Orelli, dont nous aurions voulu retracer les services rendus aux lettres, sinon avec plus de conscience, du moins avec plus de talent. Il nous était devenu un ami au milieu de ces rudes temps d'épreuves, et notre pensée, remontant les années écoulées, aimait à revenir aux jours heureux où nous le vîmes au milieu de nos amis. De ce bonheur il ne nous reste que le souvenir, et c'est peut-être ici qu'il nous faudrait répéter avec le vieux Mimnerme : « Insensés les hommes et enfants qui pleurent sur leurs morts, et non sur la fleur disparue de la jeunesse ! »

Ἄφρονες ἄνθρωποι καὶ νήπιοι οἷτε θανόντας  
Κλαίουσ', οὐδ' ἕως ἄνθος ἀπολλόμενον.

<sup>1</sup> Mr. de Sinner, page 4.

## Notice Bibliographique sur les ouvrages d'Orelli.

### AUTEURS GRECS.

Hesiodi Theogonia cum var. edd. Aldinæ, Iuntinæ I et Trinca-  
velliænæ. Turici, 1836, 4° (progr.).

Θεόγυιδος Ἐλεγεία, cum var. lect. cod. Mut. A, Ed. Ald. 1495  
et conjecturis criticorum suisque post Schneidewinum factis.  
Turici, 1840, 4° (progr.).

Ἰσοκράτους λόγος περὶ τῆς ἀντιδόσεως, vervollständigt herausgege-  
ben von Andreas Mustoxydes, verbessert, mit Anmerkungen  
und philologischen Briefen begleitet von J. Kaspar von Orelli,  
nebst zwei Anhängen. Zürich, 1814, 8°.

Les six lettres philologiques portent : 1. Sur quelques pas-  
sages de Platon. 2. Sur quelques passages de Xénophon.  
3. Sur quelques passages de Maxime de Tyr, d'Aristote, de  
Cicéron et de Tacite. 4. Sur quelques passages d'Eschyle et  
d'Euripide. 5. Sur quelques passages de l'Anthologie, de  
Quintus de Smyrne et d'Héliodore. 6. Sur Dante Alighieri. —  
[Les deux Additions sont : 1. Une nouvelle récénsion du discours  
d'Isée περὶ τοῦ Μενεκλείους κλήρου par Conrad d'Orelli (cousin  
de Gaspard), et 2. Remarques sur le Banquet de Xénophon,  
par Conrad d'Orelli (frère de Gaspard), et accompagnées de  
notes de Bremi.]

Isocratis Oratio de Permutatione ex Codd. Mss. suppleta ab A.  
Mustoxyde. Rec. et variet. lect. adj. J. Casp. Orellius. — [Isæi  
Or. de Meneclis hereditate accuratius ed. J. Conr. Orellius.]  
Tiguri, 1814, 1 vol. 8°.

Epistola critica in Epist. Socraticorum et Pythagoreorum.

(A la fin de l'édition publiée par Conrad d'Orelli, des Historiens d'Hé-  
raclée (Memnon, etc.), Leipzig, 1816.)

Platonis Opera omnia, recogn. J. G. Baiterus, J. C. Orellius,  
A. G. Winckelmannus. Accedunt integra var. lect. Steph.  
Bekk. Stallb., Scholia emend. et auct., Timæi Lexicon (a Bai-  
tero), Glossæ Platon. (ab eod.), Nominum Index. Turici,  
1839—41, 4°.

Platonis O. o. ed. in usum Scholarum. Acced. Scholia, item  
Dissertationes et Epistolæ criticæ. (IV partes sive 21 volum.),  
Turici, 1839—41, 4 vol. 12°.

N.B. Onze des parties séparées ont une seconde et même  
une troisième édition.

Lectiones Polybianæ et Theophrasteæ, Turici, 1834, 4° (progr.).  
 Babrii fabellæ Iambicæ CXXIII ex. rec. J. Fr. Boissonadii passim  
 reflecta cum brevi adnot. critica edd. J. C. O. et J. G. Baiterus.  
 Turici, 1845, 12°.

Selecta Patrum Ecclesiæ capita ad Ειρηγγελτικὴν Sacram pertinentia.  
 P. I (1820).—P. II (21).—P. III (22).—P. IV (23). Turici,  
 8° (progr.).

Justini Martyris loci aliquot selecti. Turici, 1824 (progr.).

Origenis loci aliquot selecti. Tiguri, 1825, 8° (progr.).

1. J. Chrysostomus in Eutropium. 2. Libanii de Templis. 3. The-  
 mistius de Religionibus. 4. Dio Chrysostomus, Diogenes.  
 Turici, 1828, 8° (progr.).

Préface à l'ouvrage de Borberg, *Hellas und Rom*. 1842. (?)

Bemerkungen über Aeschylus Agamemnon mit Rücksicht auf die Ueber-  
 setzung des H<sup>n</sup>. v. Humboldt und die darin mitgetheilten Verbesserun-  
 gen H<sup>n</sup>. Hermann's.

(*Philologische Beiträge* de Bremi et Döderlein, Zürich, 1819, page 195  
 et suivantes.)

Aristoteles Pädagogik.

(*Philologische Beiträge*, page 61 et suivantes.)

Introduction et notes à la 2<sup>e</sup> éd. du *Banquet de Platon* (1828), trad. en  
 allemand par Schulthess (1782).

Notes sur la *Consolatio ad Apollonium* de Plutarque, publiée par Usteri  
 (1850).

Notes sur les traités de *Fato* publiés par Conrad d'Orelli (1824).

Notes sur *Aeneas Tacticus* publié par le même (1817).

## AUTEURS LATINS.

### 1. Prosateurs.

Inscriptionum Latinarum selectarum amplissima collectio cum  
 ineditis J.-G. Hagenbuchii suisque adnotationibus ed. J. C. O.  
 Turici, 1828, 2 vol. grand 8°.

Inscriptiones Helveticæ, 1826. 8°. (Progr.)

Inscriptiones Helveticæ collectæ et explicatæ. Turici, 1844, 4°.

*NB.* Tiré des *Mittheil. der antiquarischen Gesellschaft in  
 Zürich.*

C. Salusti Crispi Catilina et Jugurtha, Orationes et Epistolæ ex  
 hist. libris deperd. cum integra var. Victoriana, Gerlach.,  
 Kritz. Additæ sunt M. T. Cic. Catilinaria et Epitomæ T. Livii  
 librorum CXL. Turici, 1840, petit 8°.

C. C. Sallusti Orationes et Epistolæ ex histor. libris deperditis,  
 ad fidem cod. Vatic. recens. Turici, 1831, 8°.

- Historia crit. Eclogarum ex Salustii Hist. libris. Acced. descriptio ed. Martialis Epigrammaton Romanæ 1473 [et Cod. Lucretii Pomponianij]. Turici, 1833, 8°.
- M. T. Ciceronis Opera quæ supersunt omnia. Turici, 1826—1838, gr. 8°. (Voici le détail de cette édition remarquable à tant de titres : Vol. I. Rhétorique. Ecrits douteux ou supposés. — Vol. II (2 parties). Discours. — Vol. III (2 parties). Lettres. — Vol. IV (2 parties). Philosophie et Fragments. — Vol. V (2 parties), sous le titre spécial : M. T. C. Scholiastæ edd. J. C. O. et J. G. Baiterus. — Vol. VI, VII, VIII, sous le titre spécial : Onomasticon Tullianum continens M. T. C. Vitam, Historiam Litterariam, Indicem Geographicum et Historicum, Indicem Legum et Formularum, Indicem Græcolatinum, Fastos Consulares edd. J. C. O. et J. G. Baiterus.)
- M. Tullii Ciceronis opera quæ sup. omnia ex rec. J. G. O. Ed. II emendatior. Curaverunt J. G. O. et J. G. Baiterus. Vol. I. (Libri Rhetorici). — Vol. III (Epistolæ). Turici, 1845, gr. 8°.
- Pour compléter la collection des *Ciceroniana*, il faut joindre ici les trois programmes de Mr. Baiter :
- 1° Varietas lectionis Codicum sex ad Scriptorem ad Herennium. Pars I Turici, 1844, in-4°.
- 2° *Id.* Pars II. 1845, in-4°.
- 3° Var. Lect. Codd. quatuor ad C. libros de Inventione Rhetorica. Turici, 1845, in-4°.
- M. T. C. Orator, Brutus, Topica, de opt. genere oratorum cum adn. C. Beieri et editoris. Præmittitur Epist. critica ad Madvigium. Turici, 1830, 8°.
- Var. Lect. Cod. Reg. VII. MDCCIV et Car. Beieri adnot. in Cic. Brutum. Turici, 1830, 8°. (Progr.)
- M. T. Ciceronis Orationes sel. XV (in Verrem liber IV. Pro Cæcina. Pro lege Manilia. Pro C. Rabirio. In Catilinam IV. Pro Sulla. Pro Ligario. Pro Dejotaro. Philipp. I, II, XIV. Pro Archia) recognovit et emendavit partim ex codd. nunc primum collatis J. C. O. Turici, 1836, 8°.
- M. T. C. Orationes Philippicæ in M. Antonium accurate emendatæ e Cod. Vaticano. — Accedunt Epistolæ post Cæsaris interitum scriptæ. Turici, 1827, gr. 8°.
- M. T. C. Orationes pro M. Cælio Rufo et pro P. Sestio cum annotationibus. Turici, 1832, 8°.
- M. T. C. Oratio pro P. Sestio. Turici, 1834, 4°. (Progr.)
- M. T. C. Oratio pro P. Sestio. In usum lectt. tert. ed. J. C. O. Heidelb. 1835, 4°.
- M. T. C. Oratio pro C. Plancio ex opt. Cod. fide emendata, cum integro comm. G. Garatonii. Lipsiæ, 1825, 8°.

- M. T. C. Oratio pro T. A. Milone redint. et ad opt. codd. emend. cum integro commentario G. Garatonii selectisque al. adnot. Lipsiæ, 1826, 8°.
- M. T. C. Accusationis in Verrem liber V de Supplicis e novis Codd. emend. Lipsiæ, 1831, 8°.
- M. T. C. Oratio de provinciis Consularibus (cum Baitero). Turici, 1833, 8° (Progr.)
- M. T. C. in P. Vatinius interrogatio. — II. Specimen Codd. Turicensium et Einsiedlensium (4 feuilles contenant les spéc. de 23 Mss. latins). Turici, 1835, 4° (Progr.)
- M. T. C. Or. pro S. Roscio Am. Turici, 1837, 4°.
- M. T. C. Academicorum libri II et de Finibus bonorum et malorum libri V. Accedunt Aur. Augustini adv. Academicos lib. III. Petri Valentiaë Academica. Durandi curæ posteriores ineditæ. Morelii adn. crit. in libros de Finibus. Turici, 1827, gr. 8°.
- M. T. C. Tusculanarum disputationum libri V. Accedunt Paradoxa, Fr. Fabricii adnotationes, R. Bentleyi Emend., J. J. Reiske liber var. lect., J. J. Hottingeri Spicilegium, J. A. Wolfii scholarum excerpta. Turici, 1829, gr. 8°.
- I. Petri Victorii curæ tertiæ in Cic. Epist. ad Familiares. — II. Martyni-Lagunæ in Cic. Epist. Commentarii reliquæ. Turici, 1840, 4° (Progr.)
- C. Vellei Paterculi quæ supersunt ex Hist. Rom. libris II ex cod. Amerbachiano, addita varietate lect. Rhenanianæ, Burserianæ, Gelenianæ, Ruhnkenianæ cum reliquæ delectu. Accedunt C. Crispi Salusti Orationes et Epistolæ ex deperditis historiarum libris expressæ ex Cod. Vat. 3864. Lipsiæ, 1835, 8°.
- Lectiones Petronianæ. Turici, 1836, 4° (progr.).
- Plinii Epistolæ selectæ. Turici, 1832, 4° (progr.).
- Plinii et Trajani imp. Epistolæ mutuaë ab interpolationibus purgatæ. Turici, 1833, 8°.
- Historia Critica Epistolarum Plinii et Trajani usque ad a. MDLII. Turici, 1838, 4° (progr.).
- C. Corn. Taciti Annalium liber I. Specimen novæ Ed. criticæ ad Cod. Mediceos denuo diligenter exactæ. Turici, 1844, 4° (progr.).
- C. Corn. Taciti Opera quæ supersunt ad fidem Codd. Mediceorum ab J. G. Baitero denuo excussorum ceterorumque optim. librorum recensuit atque interpretatus est J. C. O. Turici, 1846—8, 2 vol. gr. 8°.
- C. Corn. Taciti Opera quæ supersunt ad optim. libr. fidem recensuit atque in scholarum usum edidit J. C. O., 1846—7, 2 vol. 8°.

- Symbolæ criticæ et philologicæ in Taciti Germaniam e Cod. præsertim Turic. denuo excusso. Turici, 1819, 4° (progr.).
- C. C. Taciti Dialogus de Oratoribus a corruptelis nuper illatis repurgatus ex Lipsiana Ed. 1574. Acced. Chrestomathia Frontoniana. Turici, 1830, 8°.
- C. C. Taciti Dialogus de Oratoribus cum nova collat. Cod. Perizoniani. Turici, 1846, 4° (progr.).
- Apuleii fabula de Psyche et Cupidine. Turici, 1833, gr. 8°.
- Q. S. F. Tertulliani Apologeticus, Pars I. Turici, 1827.
- Helperici Karolus Magnus et Leo Papa. E Cod. Turic. Sec. IX. emend J. C. O. Turici, 1832: 8°.
- Abaelardi et Heloisæ Epistolæ, P. I et II. Turici, 1841, 4° (2 progr.).
- Préface à la grammaire latine de Bleibimhaus, 1832.

## 2. Poëtes.

- Eclogæ Poëtarum Latinorum in usum Gymnasiorum. — Insunt A. Persii F. Satiræ sex integræ. Turici, 1822, 1 vol. 8°.
- Eclogæ etc.... longe auctiores et emendatiores. Insunt A. P. Fl. Satiræ VI integræ cum Scholiasta et var. aliquot Codd. nunc primum collat. Turici, 1833, 8°.
- Ciceronis Aratea cum variis lectionibus. Turici, 1837, 4° (Pr.)
- Q. Horatius Flaccus rec. J. C. O. Add. est var. lect. Codd. Bernens. III, Sangallensis et Turicensis ac familiaris interpretatio. Turici, 1837—8, 2 vol. 8° (Ed. major I).
- Q. Horatius Flaccus. Ed. minor (sans *l'apparatus criticus*). Turici, 1838, 2 vol. petit 8° (Ed. minor I).
- Q. Horatius Flaccus rec. atque interpretatus est J. C. O. addita etc. Ed. II [major] emendata et aucta. Turici, 1843, 2 vol. 8°.
- N.B.* Avec la *Vie d'Horace* de Dillenburger, et un *Onomasticon*.
- Q. H. Fl. ed. II. [minor]. Turici, 1843-4, 2 vol. petit 8°.
- I. Analecta Horatiana. — II. Analecta Epigraphica. Turici, 1838, 4° (progr.).
- Nova Analecta Horatiana in Carminum libros I, II, III. Turici, 1846, 4°. (Progr.)
- Phædri fabulæ Æsopiæ cum integra lect. varietate. Accedunt C. Germanici Aratea et Pervigilium Veneris. Turici, 1831, 8°.

Phædri fabulæ novæ XXXII e Cod. Vatic. redint. ab A. Maio. Accedunt P. Syri Sententiæ cum Sent. XXX nunc primum editis. Turici, 1832, 8°.

(Supplément à l'édition précédente.)

Phædri Ed. II. aucta Phædri fab. nov. etc. Turici, 1832, 8°.

(Réunion des deux parties précédentes.)

Scholiasta Juvenalis e codice Sangallensi suppletus et emendatus. Turici, 1833, 4° (progr.)

Cl. Claudiani in Probini et Olybrii fr. consulatum Panegyris. In Rufinum libri II cum var. lect. Turici, 1843, 4° (2 progr.).

I. Carmen de Bello in Runcivalle. — II. Joannis de Virgilio et Dantis Alagerii Eclogæ. Turici, 1839, 4° (progr.).

Ant. Augustini amicorumque epistolarum ab Andresio primum editarum loci selecti ad philologiæ historiam pertinentes. Turici, 1847, 4° (progr.).

Symbolæ nonnullæ ad Historiam Philologiæ, adjectis duabus Poggii epistolis (1. Supplice de Jean Hus. 2. Les bains de Bâle en Suisse). Turici, 1835, 4° (progr.).

Notes sur les fragments de Syrus, publiés par Conrad d'Orelli. Leipzig, 1822.

#### AUTEURS ITALIENS.

Beiträge zur Geschichte der Italienischen Poësie (2 tomes). Zürich, 1810, 8°.

Vittorino von Feltre oder die Annäherung zur idealen Pädagogik im XV Jahrhundert; nebst Nachrichten über die Methode Guarino's und Filelfo's. Zurich, 1812, 8°.

Saggi di eloquenza Italiana scelti per uso del liceo cantonale de' Grigioni. Zurigo, 1817, 1 vol. 8°.

Cronichette d'Italia. Vi s'aggiunge la vita di Dante Alighieri. Coira, 1822, 2 vol. in-12.

Poesie filosofiche di Tomaso Campanella. Lugano, 1838, 8°

Torquato Tasso. La Gerusalemme liberata. Edizione critica, riveduta e corretta. Zurigo, 1838, 8°.

Satire di Lodovico Ariosto, ediz. critica riveduta. Zurigo, 1842, 4°. (2 progr.)

#### ÉCRITS DIVERS.

Sammlung der Verfassungsurkunden des befreiten Griechenlands, nebst andern Actenstücken. Ueb. aus dem Neugriech. von J. C. v. O. Zürich, 1822, 8°.

- Adamantius Korai's politische Ermahnungen an die Hellenen. Ueb. v. J. C. von O. Zürich, 1823, 8<sup>o</sup> (avec le texte grec).
- Heinrich Stephanus, ein Neujahrsblatt. Zürich, 1837, 4<sup>o</sup>.
- Bündnerisches Reformationsbüchlein. Ein Denkmal des im Jahr 1819 in der Stadt Chur gefeierten Jubelfestes (avec J. Herbst). Chur, 1819, 8<sup>o</sup>.
- Kurze geschichtliche Darstellung der vor dreihundert Jahren erfolgten Kirchenverbesserung oder Reformation in der Schweiz und Bünden. Chur, 1819, 4<sup>o</sup>.
- Freimüthige Ansichten über den Entwurf einer neuen Synodalordnung. Zürich, 1830, 8<sup>o</sup>.
- Rationalismus und Supranaturalismus (avec le D<sup>r</sup> Schulthess). Zürich, 1824, 8<sup>o</sup>.
- Anrede an die Studirenden der Hochschule Zürich's über die Berufung des Prof. Strauss. Zürich, 1839, 8<sup>o</sup>.
- Vertheidigungsschrift für den D<sup>r</sup> Phil. Fr. L. Jahn. Glarus, 1832, 8<sup>o</sup> (anonyme).
- Orelli's und Usteri's pädagogische Ansichten über äussere Trennung u. geistige Einheit der wissenschaftlichen u. technischen Schulen. Zürich, 1834, 8<sup>o</sup>.
- Bemerkungen über ein pädagogisches Memorial der Verfassungs-Commission des Cantons Zürich eingereicht v. H. G. Nägeli. Zürich, 1834, 8<sup>o</sup>.
- Stimmen über das Turnwesen in Beziehung auf die Schweizerischen Turnanstalten. Leipzig, 1820, 8<sup>o</sup>.
- Lavater's ausgewählte Schriften (8 parties). Zurich, 1844—4, 8<sup>o</sup>.
- Erläuternde Bemerkungen über die am Jubelfeste der Buchdruckerkunst den 24 Juni 1840 ausgestellten typographischen Merkwürdigkeiten.
- A la suite du discours de Ott-Usteri (Jubilé de l'invention de l'imprimerie). Zurich, 1840, in-12.
- On trouve enfin plusieurs dissertations d'Orelli dans les « *Zürcherische Beiträge zur wissenschaftlichen und geselligen Unterhaltung* v. J. J. Hottinguer, J. J. Stolz und J. Horner. » Zürich, 1815—16, 8<sup>o</sup>.
- I. page 24. Beschreibung der florentinischen Pest 1527. Nach einem Briefe N. Machiavelli's.
- Page 36. N. Machiavelli an Franzisco Vettori.
- II. page 58. Entdeckung der ersten Quelle von Shakespeare's Romeo und Julia.
- IV. page 32. Ein Beitrag zur gerechten Würdigung des Euripides.

VIII. page 46. Analecten aus der italienischen Litteratur.

IX. page 46. Winke über das künftige Schicksal der deutschen Poesie.

Les chiffres romains indiquent les cahiers.

N.B. Orelli a rédigé quelque temps les *Schweizerische Literaturblätter* (feuilles littéraires), que la *Nouvelle Gazette de Zurich* distribuait (1825 à 1832) comme supplément à ses abonnés. Quant aux programmes de 1829 et de 1831, qui manquent dans notre liste, ils n'ont jamais été imprimés. Jusqu'en 1832 Orelli n'en publia qu'un seul par année : depuis 1833, il y en eut deux, un pour chaque semestre de l'université. Le dernier est de 1847.

---

Page 1, lig. 6, au lieu de 6 février, lisez 6 janvier.

---